A woman with dark hair, wearing a dark, worn military-style jacket over a light-colored shirt, is smiling and looking towards the camera. She is holding a black assault rifle with a red strap. The background is a blurred outdoor setting with green foliage and bright light.

OLIVIER
TOURON

AMAZONE

Farachine, rebelle kurde

Michel
LAFON

Amazone

.

OLIVIER TOURON

Amazone

Farachine, rebelle kurde

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2009
7-13, boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

« Chère maman, j'envoie ces photos pour toi. Tu en donnes une à heval Altun aussi. Je parlerai plus sur moi-même dans la note que j'enverrai. »

À ma mère, qui a un cœur d'enfant.

Farachine

Avertissement

Dans un souci de respect de la vie privée ainsi que pour des raisons de sécurité, certains noms dans ce livre ont été changés.

Prologue



Je relis mes notes. Cette rencontre avec Farachine.

Qu'est-ce qui a poussé cette jeune femme kurde dans les montagnes dangereuses de Qandil, au nord de l'Irak ?

Comment est-elle arrivée là ?

Où est sa famille ?

Pourquoi n'est-elle pas restée en France ?

Je n'ai pas encore vu les images que je viens de réaliser durant ces trois semaines de la guérilla du PKK. Je sens juste que cette rencontre va avoir un impact sur mon avenir proche. Je viens d'ouvrir une porte, et ce que j'entrevois est passionnant.

*
**

Amazone

On m'appelle Farachine. Je suis née en 1987 à Bingöl, en Turquie. Je suis arrivée en France à onze ans, dans la région parisienne. J'ai deux frères, un grand et un petit. À quinze ans, je suis partie cinq mois avec le PKK – quatre mois en Hollande, puis un mois en Allemagne: C'est en Hollande que j'ai décidé définitivement d'aller en Turquie pour m'y battre et rejoindre YJA-Star. Mais je suis arrivée en Irak. C'est là, au bout de sept mois, que j'ai appelé mes parents. Ils ne savaient pas où j'étais. J'ai suivi une formation idéologique et militaire de trois mois ainsi qu'une formation théorique et pratique pour les armes. J'ai choisi le BKC, le fusil-mitrailleur. Il n'y en a qu'un pour dix guérilleros. Les autres ont des kalachnikovs. Je vis depuis deux ans une vie de garnison dans l'unité de *Sehid Serif*, au cœur de la vallée de Zargalé, sous le commandement de *Ruquen*, une femme courageuse. Avec les garçons les relations sont différentes qu'en Europe. À Paris j'avais un petit ami, *Shiar*. Ici nous vivons à la fois ensemble et séparés. Nous pratiquons l'autogestion dans la vie quotidienne selon les préceptes d'Apo. Je fume depuis cinq ans, mais mes parents ne le savent pas. J'aime les chansons romantiques, la danse. J'apprécie la sincérité des relations entre

Prologue

nous, la vie de tous les jours dans la montagne. Mais le côté égoïste de chacun a encore du mal à s'effacer. Mes motivations sont : la défense du peuple kurde, la défense des femmes, la défense d'Apo. Le cessez-le-feu décrété en 1999 par Apo n'a pas porté ses fruits et il a donc décidé qu'il fallait recommencer la lutte armée.

Nous sommes en 2004. Je ne me suis pas encore battue. Je suis venue pour me battre. J'en ai marre d'attendre. Je veux partir en Turquie et me battre.

PREMIÈRE PARTIE

**De la Turquie
à la France**

1.

**L'aurore n'est qu'un prélude ;
ensuite, le soleil doit briller¹**

1. Proverbe kurde.

1,

4.

La petite bourgade est encore endormie. Le muezzin vient de lancer son appel. En face de la gendarmerie, les croyants affluent, leurs pas étouffés par la neige. Depuis plusieurs mois déjà la situation est intenable. Complètement oubliée par Ankara, la province est gravement sous-développée. Déjà les discussions vont bon train. Les jeunes ont encore fait le coup de poing hier. Des dizaines, paraît-il. Des socialistes. Contre des fascistes. Il y a eu des blessés. Les *gendarmas*¹ sont intervenus et ont arrêté les plus agités. Ils sont en garde à vue.

1. Gendarmes en Turquie.

– Encore toi ?? Tu n'en as pas marre de faire le con, dis ? Vous, les Kurdes, vous êtes impossibles. Tu vas vraiment finir par avoir de sérieux ennuis.

Les yeux baissés, Hewan ne dit rien. Il est né ici, à Bingöl, au cœur du Kurdistan turc. Et il ne s'y fait pas. À cette société rurale féodale. Les *aghas*¹ règnent toujours en maîtres sur les petites gens. Depuis qu'il a commencé à militer à gauche et à distribuer le mensuel théorique *Özgürlük Yolu*, « Chemin de liberté », du PSK², les affrontements avec les jeunes de l'autre bord n'ont fait que s'accroître. Cette fois, c'est plus grave. Trois sont restés sur le carreau. Les parents d'Hewan, qui ne partagent pas ses idées, vont encore devoir passer des heures à parler avec le juge pour éviter le pire à leur fils. Les loups gris du MHP, le Parti de l'Action nationale, fondé en 1969 par Alparslan Türkeş, sont largement responsables de l'escalade de la violence en cette fin des années 1970. Mais les jeunes Kurdes sont mal vus car leur penchant communautariste

1. Ce terme, d'origine turque, est le titre donné aux personnes garantes de l'autorité civile ou militaire.

2. Parti socialiste du Kurdistan.

malmène l'idée d'unité nationale de la république kémaliste¹. Cette fois c'est la prison. À peine âgé de seize ans, Hewan est condamné à huit mois et vingt jours de détention. Pour lui, c'est terrible. Idéaliste, il connaît par cœur la doctrine de son mouvement :

« Le but du programme est la révolution nationale et démocratique : la libération du peuple kurde du joug de la domination étrangère, l'imposition d'une réforme agraire raisonnable et d'autres mesures pour le maintien d'une société libre et démocratique. À long terme, le but est de former une société socialiste. Le but est la réalisation et le passage au socialisme en se servant uniquement de moyens pacifiques dans une société pluraliste et démocratique avec un système de partis multiples. »

Depuis 1974 la publication des revues qu'il distribue n'a été possible que dans des conditions extrêmement difficiles et sous la pression constante des autorités.

1. Le kémalisme, également connu sous le nom d'idéologie kémaliste, est basé sur les théories de Kemal Atatürk, fondateur de la Turquie moderne en 1923.

Sa famille ne le comprend pas. Hôteliars, ils vivent correctement. Pourquoi faire tant d'histoires ? Lui n'en démord pas. Il n'est plus supportable de vivre dans ce pays qui nie jusqu'à sa propre langue sans se battre. Le coup d'État du 12 septembre 1980, dirigé par le général Kenan Evren, le troisième de l'histoire de la république de Turquie après ceux de 1960 et 1971, marque le point de non-retour d'Hewan dans son engagement politique.

Il est sur le point d'épouser Rojda. Elle est de deux ans sa cadette. Comme lui, elle est la benjamine de la famille. Leurs frères ont monté une affaire ensemble en achetant un camion pour transporter des marchandises. La région de Kanires est particulièrement belle. Des montagnes à pente peu raide malgré des hauteurs dépassant souvent trois mille mètres. Pas de gorges abruptes ni de vallées profondes. Ce sont surtout des montagnes à long rayon de courbure formant de beaux pâturages avec des profils plats. Constitués par des séries de schistes cristal, certains de leurs sommets sont couronnés par des calcaires métamorphisés. Sublime. Seulement, l'entretien des chaussées est si mauvais. Pas facile l'hiver, sur ces routes

enneigées. Le gouvernement ne fait aucun effort pour désenclaver la région kurde et favoriser les transports, et il faut souvent faire des détours de centaines de kilomètres pour rejoindre la ville étape pourtant toute proche à vol d'oiseau. Les heures passées sur les routes, la gestion des flux de denrées, inévitablement les deux associés partagent plus que les affaires. Une fois chez l'un, une fois chez l'autre, des liens forts se tissent entre les deux familles.

Cela fait des mois qu'il l'a repérée. Elle a de grands yeux verts, souriants. Discrète, elle semble attendre quelque chose. Contrairement à lui, Rojda ne fait pas de politique. De toute façon, dans ce Kurdistan turc qui ne peut dire son nom, les femmes, les filles encore plus, n'ont voix au chapitre. La famille est traditionnelle, ne s'occupe pas des affaires qui secouent le pays. Allah est miséricordieux et grand et protège les bons fidèles. Il faut rester discret surtout. Si jamais les frères se rendaient compte de l'idylle qui semble naître, ce serait tragique. Les crimes d'honneur ne sont pas une plaisanterie. Combien de jeunes femmes ont été laissées pour mortes le long des chemins pour avoir offensé le code de bonne conduite ? Combien

de jeunes amoureux ont été criblés de balles pour avoir levé les yeux trop tôt sur une fleur à peine éclosée ? Rojda et Hewan connaissent cela. Ils craignent cette menace familiale. Alors tous les stratagèmes sont bons pour échanger, de loin, des œillades ou des gestes sans éveiller les soupçons. Hewan le révolté ne trouve rien à redire à cette pression sociale. Son combat est ailleurs. Ses yeux ne sont pas encore mûrs pour voir tous les contours du système qu'il attaque.

Quand il s'adresse à son père, il baisse les yeux. La réponse est longue à venir :

– J'en parlerai au père de Rojda.

C'est comme cela que ça se passe. Lorsqu'ils ont décidé que le mariage serait la bonne solution pour vivre leur amour pleinement, sans risquer leurs jeunes vies, Hewan est allé voir son père pour lui avouer ses sentiments et réclamer sa bénédiction. Le chef de famille a promis lors de la prochaine visite du frère de Rojda de demander une rencontre avec ses parents afin de connaître leur position.

Le 2 octobre 1980, alors que la répression s'abat sur tous les militants de gauche en Turquie, dans le village kurde de Kanires,

deux amoureux scellent leur union sous les vivats de leurs familles.

1984

La lumière jaune est diffuse. Tout semble flou. Ses yeux mettent quelques instants avant de s'habituer à l'atmosphère ouatée de la salle chaude du hammam. Ils sont là, assis près de leurs écuelles métalliques. Mais aucun ne fait les gestes rituels des ablutions hebdomadaires. Hewan est revêtu de sa serviette à carreaux rouges et blancs. Le jeune homme est athlétique, élancé. Il s'assoit pourtant essoufflé près de ses compères, sans un mot, et fait couler quelques instants l'eau glacée. Son corps est encore en phase d'adaptation. Il est rentré trop vite au cœur du bain turc. Le sien palpite, il a du mal à respirer. Mais peut-être est-ce plutôt la raison du rendez-vous qui l'opprime. Hier, le 15 août, à Uludere, Hakkari et Semdili, les partisans du PKK¹, ont affronté les militaires les armes à la main. 1984. Ce n'est pas

1. Parti des travailleurs du Kurdistan.

du Orwell. Le monde se souviendra de ces dernières heures. Hewan ne s'y trompe pas. Depuis l'automne 1978 et la création du PKK, les choses se sont radicalisées. Le grand ménage a été fait dans les rangs de l'extrême gauche turque, et le parti d'Abdullah Öcalan a violemment placé tout le monde devant l'inéluctable. La lutte armée. Baignés de vapeur, les militants kurdes nationalistes de Kanires, dont fait partie Hewan, se sont retrouvés pour évoquer la situation.

- Alors, que fait-on ?
- Comment on va les contacter ?
- Il faut soutenir les rebelles.
- Appuyer leurs actions. Mettre en place un réseau actif.

Les jeunes hommes ont retrouvé force et moral en apprenant l'initiative du PKK. Depuis le coup d'État, l'avenir n'avait plus de couleur, les perspectives étaient sombres. Ils se savent surveillés. Hewan collectionne les gardes à vue. Six jours par-ci, trois jours par-là. Il a même dû un moment s'éloigner de Kanires, histoire de sortir du collimateur du juge local et de sa police. En mars 1980, les militaires lui ont fait savoir qu'il n'était pas le bienvenu à son service national. Exempté. La République lui a signifié offi-

ciellement qu'elle ne le considérait plus comme un citoyen ordinaire. Qu'à cela ne tienne. Du fond de leur hammam, les jeunes activistes s'organisent. Lieu de réunion parfait, où la discrétion est assurée par l'opacité de l'air embué, l'acoustique feutrée. Par les oculi du dôme de terre cuite percent les rayons du soleil matinal. La journée sera longue. La vie, plus courte certainement. Il pense à Rojda. Elle n'aimera pas son air quand il rentrera. Elle le connaît par cœur, il ne sait pas lui mentir. Il avait promis de se tenir calme. Toujours garder à l'esprit le respect de la famille, de son père qui lui donne du travail à l'hôtel. Mais rebelle tu es, rebelle tu restes. Hewan sait que la porte qu'il a ouverte ne se refermera pas sur la quiétude relative d'une vie paisible de paysan kurde acculturé et servile.

Rojda est en sueur. Hewan n'est pas là. Il est sur la route encore, pour livrer la propagande certainement. Il finira par se faire tuer. Et l'enfant qui va naître. À deux encablures de la route principale qui traverse Kanires d'ouest en est, dans la ruelle qui descend sur la droite après l'Hôtel Karliova, les petites maisons sont en effervescence. Alitée depuis

Amazone

déjà des heures, la jeune femme enceinte vient de perdre les eaux. Le médecin de famille tarde à venir. Tous les hommes sont dehors et guettent, pendant que la maîtresse de maison fait bouillir l'eau sur le poêle à bois du salon. En cette fin d'après-midi d'un août très chaud, Rojda grelotte. Ses yeux verts cherchent un soutien.

Quand elle se réveille, l'enfant est là, crie. L'hôpital semble curieusement calme. D'un rapide regard sur la droite, elle aperçoit la lumière du jour. Il est à peine 20 heures. La nuit amorce son lever. Son homme est absent.

– Il s'appellera Tekosin, « la lutte » ! En l'honneur du soulèvement.

Les yeux d'Hewan brillent. Il est père. D'un beau garçon kurde. Il le porte à bout de bras.

2.

L'enfant offerte

1.

2.

Malgré le couvre-feu, les préparatifs vont bon train. C'est le grand jour. Pour de multiples raisons. Rojda est habillée aux couleurs interdites. Sa robe rouge, son pull vert s'associent au jaune de son *lacik*¹ pour former le drapeau des Kurdes. Mais ce qui se voit surtout, ce sont les formes arrondies de son corps prêt à enfanter. Elle est plus lourde qu'à l'habituée, une quinzaine de kilos. Il faut dire que le bébé qui s'annonce a l'air vigoureux. Et dans l'ambiance du jour, au fond de son ventre, il danse déjà au rythme

1. Foulard traditionnel que portent certaines femmes kurdes.

des sérénades romantiques chantées par les hommes du foyer, tous endimanchés.

Cet enfant-là va naître sous une bonne étoile, le jour du renouveau, celui de la liberté. Pour les Kurdes du monde entier, et plus généralement tous les peuples de l'ancienne Mésopotamie, arrosés par le Tigre et l'Euphrate, le 21 mars est symbole de victoire sur la tyrannie. En ce premier jour du printemps 1987, c'est tout le mal que l'on souhaiterait à ces Kurdes d'Anatolie. Depuis trois ans, la lutte armée pourrit la situation déjà bien mauvaise des 12 millions d'habitants du Sud-Est turc. Le nombre des assassinats, règlements de comptes, arrestations, disparitions s'amplifie.

Rojda est dépassée. Son homme, Hewan, est un militant d'extrême gauche. Il met en danger par ses activités toute la famille. En même temps, si personne ne se mobilise, qui fera en sorte de sortir les Kurdes de l'impasse dans laquelle l'Histoire les a conduits ? En Irak, la guerre avec l'Iran n'en finit pas et les Kurdes du Sud sont persécutés des deux côtés de la frontière. Il paraît même que leur dictateur, Saddam Hussein, a lancé une opé-

ration massive de déportation¹. Ce sont eux, les Kurdes d'Irak, et ceux d'Iran, qui ont relancé le mouvement national kurde. Mais ils ont été arrêtés. Et c'est en Turquie que la guerre a repris. Rojda est décontenancée. Dans quel monde le bébé va-t-il arriver ?

Arrive la célébration de Newroz. Ce que tous s'apprêtent à fêter, c'est l'histoire héroïque du forgeron Kawa. Il y a de cela fort longtemps vivait un peuple de paysans paisibles dans ces vallées fertiles. Leur suzerain despotique, Dehak, envoûté par le Mal, Ahriman², avait deux serpents noirs abominables qui lui sortaient des épaules. Ils étaient apparus une journée de tempête et rien ne pouvait les détruire. Le roi essaya de les décapiter, de les brûler. Ils repoussaient

1. Entre 1987 et 1988, l'opération *Anfal* est menée par le parti Baas en Irak pour « nettoyer » le pays de la rébellion nationaliste kurde. 4 000 villages seront détruits, 180 000 personnes, déportées. Le monde découvrira l'utilisation des gaz chimiques dans cette opération le 16 mars 1988 après l'attaque sur la ville de Halabjah, près de la frontière iranienne.

2. Angra Mainyu (nom avestique) ou Ahriman (en moyen persan) est l'esprit démoniaque opposé au dieu Ahura Mazda dans le zoroastrisme. Son nom signifie « la pensée angoissée » ou « la mauvaise pensée ».

tels deux phénix diaboliques. Mais le pire du maléfice était l'appétence quotidienne de ces reptiles pour des cerveaux frais de jeunes humains. Le peuple fut soumis par la force à approvisionner le Maudit dès le lever du jour. Chaque matin, les parents éplorés déposaient à la porte de son château deux sceaux contenant le fruit de leurs infanticides. Kawa était forgeron au village. Père d'une nombreuse progéniture, il se résigna année après année à accomplir l'horrible sacrifice. Jusqu'au jour où lui fut réclamée la tête de sa dernière fille. Sa benjamine, son joyau, la prunelle de ses yeux. La nuit entière il chercha un moyen d'échapper à l'immonde fatalité. Sa femme, hébétée, assise sur la chaise de paille près du feu, semblait avoir perdu la raison et répétait sans cesse des phrases inintelligibles à son enfant endormie, inconsciente du danger. Kawa n'en pouvait plus. Il tapait sans savoir pourquoi sur la lame inachevée du grand *kert*¹ commandé la veille par le berger. Ce long couteau tranchant comme un rasoir et massif comme une hache, capable de peler un mouton comme

1. Un grand couteau de berger kurde.

de lui ôter d'un coup la tête. La tête ! Kawa se redressa, regarda sa femme. Il avait trouvé. Le lendemain, il gravit le chemin pierreux un seau taché de sang dans sa main droite. Il fut rejoint par un voisin effondré. Sans un mot, ils laissèrent les cervelles au pied de la porte monumentale. Jamais journée ne lui parut si longue. Kawa n'avait rien avoué à sa femme et, alors que celle-ci délirait toujours, il avait caché sa fille dans une grotte. Puis il s'était rendu à l'enclos et, muni du kert, avait de son bras de forgeron étêté l'animal endormi là. Il avait ensuite extrait l'encéphale du crâne ruisselant du pacifique ovin.

Rien ne se produisit. Personne n'observa un quelconque mouvement d'humeur au château. Les serpents avaient été trompés ! À partir de ce jour, Kawa fit secrètement circuler la nouvelle et les enfants sauvés commencèrent à peupler les grottes des montagnes. Ils apprirent à chasser, à reconnaître les fruits et baies comestibles, à se défendre contre les prédateurs. Jusqu'au jour où Kawa leur donna le signal. À la tête de son armée, il attaqua le palais. Ils neutralisèrent les gardes de l'opresseur, et Kawa, se retrouvant seul face à lui, d'un geste vengeur

lui éclata la tête de sa lourde masse. Ivres de joie, les enfants soldats remontèrent sur leur montagne et y embrasèrent d'immenses bûchers pour avertir le peuple. C'était le jour du printemps. Les Kurdes l'appellent Newroz. Et depuis ce temps-là ils commémorent, par leurs danses, leurs chansons, des sauts par-dessus des brasiers gigantesques, la victoire de Kawa sur Dehak, du peuple sur son oppresseur.

Hewan n'en peut plus. Déjà deux heures que les infirmières ont emmené Rojda et que les deux portes battantes de la maternité se sont refermées sur son visage. Il fume désormais clope sur clope. Sa belle-sœur est entrée. Mais lui, c'est un homme. Même en tant que mari, il ne peut pas assister à la naissance de sa fille. Car c'est une fille. Une petite qui pointe le bout de son nez en début de soirée. Le plus beau des cadeaux. Les cheveux noirs, elle crie déjà au monde sa joie de vivre. Les yeux plissés, les bras recroquevillés contre ses cinquante-quatre centimètres de chair rose.

Farachine est enfin là. Quel sera son destin ?

Femme dans une société d'hommes en guerre, aux épouses et sœurs soumises, dans un Moyen-Orient en pleine ébullition. Sa famille n'est pas pauvre, c'est déjà une chance. Hewan est aux anges. Dans cette partie du pays très musulmane, l'alcool est mal vu. Mais lui, il s'en fout. Dieu n'est pas son affaire. Il trinque à l'envi avec ses camarades, discrètement bien sûr. Farachine a les yeux verts ! Comme sa mère. Un garçon, une fille, il est comblé. C'est un bon début. Il est comme un gamin. Newroz lui apporte une fille, une beauté. Son paysage¹.

*
**

– Tu vas parler, ordure ? !

La tête tourne et les murs ne semblent plus très droits.

– Allez, crevure, avoue tout !

Là, c'est clair, il est sous l'eau. Ne pas respirer. Ses yeux le brûlent. Ses oreilles bourdonnent.

– Chien de Kurde, tu vas voir qui sont les maîtres !

1. « Paysage » se dit *farachine* en kurde.

– Laisse-le deux secondes, je crois qu'il va crever. Ça serait dommage.

Rires gras. Les deux militaires sont pliés de rire. Ils lui en mettent une belle cette fois. À ce « pourri de terroriste ».

– Ah, tu croyais faire ton malin, comme ça?! Tout le monde les connaît, tes activités.

– Mais dis-le, que tu soutiens le PKK! Avoue. Et on te laissera tranquillement moisir en prison, avec tes camarades.

Rires obscènes.

Hewan ne comprend pas bien ce qui se passe maintenant. Visiblement ils le traînent par terre. Là ils lui attachent les pieds. Il est glacé. Pourtant tout son corps le brûle. Le monde bascule. Son oreille. Il croit qu'on vient de la lui arracher. Sa tête a cogné le mur. Non, le sol. Il voit des pieds. Le sang lui remplit les yeux. Le coup lui coupe la respiration. Il vomit.

Mais qu'est-ce qui lui a encore pris? Ces deux gars, il les connaissait bien, pourtant. Des vendus, des indics. Ce n'était pas la peine de réagir aussi fort lorsqu'ils ont dit à ce client, à la réception de l'hôtel, de ne pas aller là, que c'était un lieu louche, qui soutenait les terroristes du PKK. N'importe

quoi. Si lui les soutient et les admire, les rebelles, son père en revanche les abhorre. Il est de droite, son père. Même kurde, il reste de droite. C'est un commerçant qui ne veut pas d'histoires. Il se méfie de ceux qui veulent changer le monde. La preuve, cela n'apporte que violence et misère. Lui, il veut le droit à l'indifférence. Ne pas faire de vagues. Sauf si l'honneur du nom est en jeu. Là, ce n'est pas pareil.

– Ton frère a payé la caution, 250 000 livres. Tu as un sursis avec mise à l'épreuve de cinq ans. Pense à ta fille qui vient de naître. Pense à ton fils, Hewan. Pense à ta famille.

Trois mois et trois jours de taule, ça fait réfléchir. N'empêche que c'était un traque-nard. Lorsque le ton est monté et qu'il a fait mine de sortir pour en découdre, les deux gars, là, ils n'ont pas cherché à esquiver. Ils ont mis de l'huile sur le feu. Pour que ça dégénère bien. Et comme par hasard, la police était juste à côté. L'affrontement n'a pas été long, mais en Turquie, quand on est kurde, il ne vaut mieux pas lever la main sur un flic, à moins d'être un flic supérieur hiérarchiquement. Ça s'est vite dégradé ensuite.

Lorsqu'il y a bataille de rue, les réflexes de solidarité reviennent naturellement et les deux camps habituels se sont retrouvés. Guerre asymétrique. Au bout de quelques heures, le calme était revenu dans l'artère principale de Kanires. Seules restaient quelques traces de l'affrontement. Et puis les femmes en pleurs. Rójda. Ses deux mômes en bas âge. Elle voit encore son mari embarqué par les forces de l'ordre. Cela n'en finira donc jamais ? La prison turque, ce n'est pas bon d'y aller trop souvent. Des milliers de prisonniers politiques s'y entassent. Rojda y a emmené Tekosin voir son père. Pitoyable. Ce n'est pas un spectacle pour un enfant. Quel souvenir en gardera-t-il ?

1991

Le silence est revenu dans la petite maison. Hewan, en costume trois pièces, se tient debout près de sa valise. Ses yeux sont gros des larmes qu'il peine à contenir. Face à lui les siens. Son fils, sa fille, qui parle et court désormais, sa femme, qui n'a pas encore découvert sa nouvelle grossesse. Cette fois c'est différent. On ne l'emmène

pas. C'est lui qui s'en va. Qui fuit. La dernière caution payée pour le sortir de prison une fois de plus est énorme. La famille ne pourra pas remettre ça. Paradoxalement, c'est son statut de militant politique qui lui a permis de justifier cette demande de remise en liberté. Responsable depuis deux ans bientôt de la branche locale du parti pro-Kurdes HEP¹, il doit assister au congrès national à Ankara. C'est l'occasion inespérée. Il sait qu'il ne reverra pas cette maison. Il jure qu'il fera tout pour revoir les siens. Face à lui, c'est la consternation. L'abattement.

1. Parti du travail du peuple, fondé le 16 juin 1990 et sera dissous le 4 juillet 1993.

3.

1991

1991, le monde semble basculer. Les Américains attaquent l'Irak qui s'en est pris au Koweït, la Yougoslavie explose. La Russie soviétique disparaît. En Turquie, depuis quatre ans, l'état d'exception est instauré dans toutes les provinces kurdes. La guerre avec le PKK. Hewan, lui, fuit son village pour éviter la prison. Il abandonne Rojda, sa femme, ses deux enfants, ses parents, sa famille, son univers. C'est l'exil. Tout d'abord intérieur, à Istanbul. Entre deux mondes, si près de l'Europe, encore en Asie. Grâce au réseau, Hewan trouve où se cacher. Pour 7 000 Deutsche Mark il s'achète un faux passeport. Il lui faut six mois pour parvenir en Allemagne. Roumanie, Hongrie,

Tchécoslovaquie, il traverse les Balkans. Le grand bond en avant. Lui, le militant, le battant, la grande gueule, obligé d'abdiquer, de laisser les siens, pour ne pas y laisser sa peau. Société turque violente, gâchis monumental. Il est dégoûté.

1991, alors qu'Hewşan sort de Turquie par le nord-ouest, au sud-est les choses se compliquent toujours. Tous ne voient pas la situation du même œil. Les gouvernants turcs ne cessent de marteler leur bon droit à l'Europe. Contre toute évidence, ils se défendent de persécutions. Ils se décident à abroger la loi 2932¹, promulguée en 1980 pour interdire l'emploi des langues différentes du turc comme langue maternelle et les activités destinées à en faire la publicité. Mais dans le même temps, ils pratiquent un embargo alimentaire sur les régions kurdes pour affamer le PKK. Comme dans toute

1. La loi n° 2932 de 1980 a été abrogée en 1991, en principe par la loi anti-terreur n° 3713, du 12 avril. Depuis lors, aucune loi n'interdit des publications dans une autre langue que le turc, mais la législation qui réglemente la radio et la télévision place les médias électroniques sous le contrôle exclusif des Turcs, sauf dans certaines circonstances.

guerre civile, la population est prise entre deux feux. Rester et ne pas choisir son camp est impossible. Les maisons brûlent, les tracteurs explosent, les écoles ferment. L'armée et ses affidés, les gardiens de village, font la loi. Ils déportent, voire tuent ceux qui ne leur prêtent pas allégeance. En face, les militants du PKK ne relèvent pas le niveau de cette sale guerre et font le ménage parmi ceux qu'ils considèrent comme collaborateurs.

1991, à Ankara, au Parlement, le tollé est général dans l'hémicycle. Huées, injures contrent les applaudissements.

– Sale Kurde, va-t'en, tu n'es pas à ta place ! s'écrient de nombreux députés.

Une femme vient de s'asseoir après une prise de parole historique. Quelques minutes plus tôt, le front cerclé d'un serre-tête rouge, jaune et vert, les couleurs identitaires, Leyla Zana, jeune députée de Diyarbakir, la principale ville du Kurdistan turc, est montée à la tribune. Âgée de trente ans, la jeune femme prête serment comme la loi le lui demande, en langue turque. Mais elle poursuit en kurde :

– Je me battrai pour que les peuples kurde et turc puissent vivre ensemble en paix dans un cadre démocratique.

1991, c'est la naissance de Brusk. Le troisième enfant d'Hewan. Il naît à Kanires le 27 novembre à 19 heures, sans son père. Averti par téléphone à Paris, dans le XI^e arrondissement, Hewan fête la nouvelle avec ses compagnons, réfugiés politiques comme lui. Il ne savait pas que Rojda était enceinte lorsqu'il est parti. Elle non plus d'ailleurs. Les enfants kurdes ne naissent pas programmés comme souvent en Europe. Le planning familial est inexistant. La contraception, une inconnue. Tout est à inventer. Pour Rojda et ses trois enfants, la solidarité familiale est un roc sur lequel ils se sont arrimés. La famille d'Hewan et sa propre famille veillent sur eux.

1991, Farachine a quatre ans. Elle ne comprend pas tout ce qui se trame mais déjà elle doit faire face à la dure réalité d'être née kurde en Turquie. Elle connaît la chance de vivre, alors que dans cette partie du pays le taux de mortalité infantile est 50 % plus élevé que dans le reste du territoire. La typhoïde, la brucellose, la dysenterie amibienne sont endémiques au Kurdistan. Le nombre de médecins est tellement plus faible que partout ailleurs. Sa mère fera tout pour

elle. Ses frères la protégeront, la jalouseront. Mais son père est absent.

1991, le 5 avril, les Nations unies adoptent la résolution 688 exigeant la fin de la répression contre les Kurdes en Irak et demandent à Bagdad de faciliter l'aide humanitaire. Au nord du pays, sous les encouragements des Américains vainqueurs éclair de la guerre du Golfe, les partis nationalistes kurdes et leurs vaillants *peshmergas*¹ ont mené le soulèvement populaire dans les grandes villes. Mais les Américains s'arrêtent avant Bagdad et regardent sans bouger Saddam Hussein, dont les troupes ne sont pas totalement anéanties, mater sauvagement la rébellion et pousser des centaines de milliers de familles à la fuite dans les montagnes frontalières avec la Turquie et l'Iran. Une fois encore, les Kurdes ont été abandonnés².

1. Les *peshmergas* sont les militants armés nationalistes kurdes d'Irak apparus en 1946 lors de la déclaration de la première République autoproclamée kurde, à Mahabad, en Iran, par le général Mustapha Barzani et son mouvement, le Parti démocratique du Kurdistan.

2. En 1975, alors que les nationalistes kurdes d'Irak font face au régime baassiste, un accord est signé le 6 mars à Alger entre Téhéran et Bagdad, qui met fin à leur différend frontalier et entraîne l'arrêt de toute aide iranienne à la rébellion kurde, qui s'effondre.

1991, c'est l'heure du recadrage au PKK. Au Liban, le fondateur et dirigeant absolutiste Abdullah Öcalan, appelé avec respect ou crainte Apo, « l'oncle », procède à une nouvelle opération de nettoyage parmi les siens. Basé dans la plaine de la Bekaa, le leader de la lutte armée kurde de Turquie dresse le bilan des premières années de guerre. Et les têtes s'inclinent avec obéissance, ou tombent. Il n'y a ni pitié ni romantisme, et la ligne du parti, même accidentée et parfois contradictoire, doit être suivie sans broncher. Les années 1990 qui commencent seront les plus dures et les plus meurtrières pour le peuple kurde.

*
**

Apo. Ses partisans lui vouent un culte sans retenue et boivent ses directives sans satiété. Il est leur libérateur, celui qui s'est levé face aux oppresseurs, celui qui a repensé l'identité kurde, a ouvert la voie d'une grande alternative. Il est une référence sur laquelle s'appuyer pour bâtir un autre monde, au-delà même des frontières d'Anatolie. Ses détracteurs le traitent d'assassin, de tueur d'enfants, de mafieux, de trafiquant de

drogue, de Staline kurde, de Mussolini d'Anatolie, de national communiste, de mégalomane dangereux, de fou furieux qui veut opposer Turcs et Kurdes, détruire la République. C'est vrai qu'il a choisi de vivre dangereusement. Même s'il n'a pas mis les pieds dans les montagnes avec la guérilla, il l'a théorisée. Son parti, le Parti des travailleurs du Kurdistan, ne cesse de faire couler sang et encre d'ouest en est, tant il incarne le « problème kurde ». Mais l'homme est à la hauteur de sa réputation.

Né avec la révolution chinoise de Mao, d'une mère turque et d'un père kurde, il porte la moustache du petit père des peuples avec sourire. Son origine modeste ne l'empêche pas de rejoindre les rangs de l'université et de se passionner pour l'histoire et les sciences politiques. Son époque porte les germes de la révolte. La République turque est née en 1923. Durant un demi-siècle qui confirmera tragiquement au niveau mondial la capacité des hommes à s'entretuer et à mettre en péril leur espace vital, les soubresauts ne cessent de secouer les restes de l'ancien Empire ottoman. Et quand Öcalan se radicalise dans les années 1970, il n'est qu'un parmi tant plongé dans les conséquences violentes d'un

nouveau coup d'État militaire, celui du 12 mars 1971. Soutenue par la bourgeoisie d'affaires, l'armée impose un contrôle strict de la sphère politique et réprime sans ménagement les mouvements de gauche et les syndicats. Le jeune étudiant a une personnalité charismatique et, à force de réunions, de débats, de méthodes discutables, il parvient à s'imposer. Les Turcs et les Kurdes ne se distinguent pas encore. Mais rapidement, il apparaît aux yeux des seconds que leurs velléités révolutionnaires ne peuvent cacher le fameux « problème kurde » de Turquie.

En 1920, alors que les dernières cendres finissent de refroidir en Europe, les alliés victorieux et le général Mustapha Kemal, qui en Turquie est en train de s'imposer par la force, signent à Sèvres un accord qui prévoit la création d'un Kurdistan autonome dans l'est de l'Anatolie et dans la province de Mossoul. Il ne sera jamais appliqué.

Pour Apo et ses compagnons, dans l'outrance des pratiques politiques des années 1970, il se dessine alors le projet d'un mouvement insurrectionnel indépendantiste. Le pas est franchi fin novembre 1978. Près de Diyarbakir, au Kurdistan, avec une quinzaine de camarades, ils créent le PKK.

Apo règne dessus sans partage et les règles imposées aux membres sont radicales. On entre au parti comme en religion, dans la négation de soi et la soumission totale. Les écarts sont interdits et fatalement punis. C'est un parti de guerre, clandestin, qui ne tolère aucune indiscipline. Le culte du chef est de mise, c'est lui qui mène à la baguette la macabre danse. Il n'y a plus de place pour la tergiversation. Entraînés à la lutte armée avec les combattants palestiniens au Liban, les guérilleros du PKK ont basculé irrémédiablement dans la violence le 15 août 1984. Ils sont devenus résistants pour les uns, rebelles ou partisans pour d'autres, terroristes officiellement. Prendre les armes contre une république reconnue internationalement ne peut se faire impunément. Il n'y a plus d'échappatoire.

Pour les millions de Kurdes de Turquie, le choix sera terrible, fratricide, définitivement tragique. Hewan l'a fait, ce choix. Sans s'engager directement dans l'organisation armée, farouche partisan d'une solution légale, il soutient le combat des guérilleros. Trop de peines, trop de prison. Trop d'injustice à ses yeux, avec les gouvernements de droite libérale de Turgut Özal et d'Akbulut

Amazone

à la botte de l'armée. Trop de risques pour
lui. Et c'est pour cela qu'il quitte sa famille,
sa ville, son pays.

En 1991.

4.

La guerre des villages

Sur les ruines encore fumantes de la maison se reposent les oiseaux. Les grenades des gendarmas n'ont laissé aucune chance aux murs de pierre qui abritaient il y a quelques heures à peine les habitants du hameau proche de Dicle, du nom du fleuve voisin : le Tigre. Ce village du centre du Kurdistan s'ajoute à la liste déjà longue des lieux d'habitation vidés de leur population par les forces de sécurité. L'objectif est simple : enlever toute possibilité aux rebelles du PKK de se ravitailler et de trouver un quelconque soutien auprès de la population kurde. Depuis la route principale qui relie Diyarbakir à Bingöl, juste une piste défoncée mène aux petites maisons détruites des paysans

modestes. Il n'y a rien à faire. L'armée turque est efficace et très bien équipée. Elle s'appuie aussi sur un réseau d'indicateurs recrutés parmi les Kurdes encore persuadés que la république est plus avantageuse pour eux que l'utopie indépendantiste et belliciste du PKK. C'est toujours la même chose. Les soldats informés d'un éventuel soutien aux rebelles débarquent et poussent les villageois qui refusent de devenir indicateurs à partir vers les centres urbains, en leur expliquant que c'est pour leur sécurité, que s'ils restent ils seront sans protection face aux terroristes. La plupart du temps, ils font ensuite table rase des murs. La politique de la terre brûlée. Cela ne fait qu'exacerber les rancœurs et jeter ceux qui hésitaient encore dans la clandestinité de la lutte armée. Des centaines de milliers de déplacés viennent grossir brutalement les villes kurdes. Le PKK a réussi à contrôler une grande partie du territoire rural et a obligé l'armée à se retrancher dans des camps de plus en plus grands. Mais il règne sur une terre dépeuplée.

Farachine ne connaît pas l'exil intérieur. Elle vit chez son oncle à Kanires, déjà une petite ville, avec sa mère, Rojda, et ses deux frères, Tekosin et Brusk, depuis que son père,

Hewan, s'est réfugié en Europe. Mais aujourd'hui, sur la route, elle ne peut que constater avec tristesse le résultat d'une nouvelle opération militaire. Dans le minibus qui l'emmène à Diyarbakir, chez un cousin, elle compte les heures et les checkpoints. La vitre est à peine transparente, il pleut, il fait froid. Lorsqu'elle y colle son visage, pour tenter de voir ce qui se passe, sa mère la tire en arrière. Ne pas se faire remarquer. Les soldats sont tendus. Ils craignent une attaque en représailles. Le regard lourd, les hommes ne bronchent pas. La moindre provocation, et c'est tout le véhicule qui sera fouillé. Farachine distingue quand même à une dizaine de mètres une famille délogée, près d'une pauvre carriole chaussée de roues de voiture. Le cheval censé tirer l'ensemble n'a pas l'air en grande forme. Où iront-ils ?

Diyarbakir, cité à l'histoire millénaire, entourée de six kilomètres d'une muraille imposante et grise du basalte qui la compose, le cœur de la capitale du Kurdistan turc, domine le Tigre qui s'en va plus au sud vers la Syrie et l'Irak. La cité est passée de 380 000 habitants en 1990 à 1 million en 1996. Sa périphérie s'est métamorphosée et des centaines d'immeubles massifs collés les

uns aux autres ont poussé comme des champignons pour accueillir les déplacés des villages.

Farachine se dit que malgré tout elle a de la chance. Son grand-père prend soin d'eux, elle vit dans une maison, elle a une petite chambre. Mais un sentiment de révolte la submerge. Elle ne supporte pas cette injustice. Pourquoi cette famille est-elle là ? Peut-être qu'un de ses fils ou une de ses filles est dans la guérilla ? On l'a dénoncée et l'armée a choisi de la punir. Plus au sud, où l'intensité des accrochages a atteint son paroxysme et où le PKK a demandé à chaque foyer de donner un combattant pour la cause, des centaines de familles ainsi amputées ont reçu la punition d'Ankara. Leurs villages ont été rasés. Au moins 12 000 de ces otages de la guerre se sont résolus à passer la frontière et à se réfugier dans la zone kurde irakienne. L'armée les pourchassera en dehors de son territoire. En toute impunité. L'UNHCR¹ ouvrira un camp pour les accueillir. Elle le

1. L'Agence des Nations unies pour les réfugiés.

fermera peu de temps après. Les familles continuaient malgré tout de soutenir le PKK.

Farachine n'a que dix ans mais n'a déjà plus droit à l'insouciance. Toutes les deux semaines, elle reçoit des nouvelles de France. Des photos d'un homme absent. C'est son père. Elle pourrait faire un album avec tous ces portraits souriants. Mais Farachine ne se satisfait pas de simples photos. Sans odeur. Sans chaleur. Dans la dernière lettre, Hewan, son père, explique que sa situation s'est stabilisée et qu'il a réussi à mettre de l'argent de côté. Il fait tout, maintenant que l'OFPRA¹ lui a accordé le statut de réfugié politique, pour les faire venir en France. Il travaille à Paris, dans un restaurant. Bientôt, alors, elle verra Paris ?

*
**

« NE MUTLU TÜRKÜM DIYENE². »

Elle lève les yeux. Le panneau traverse la totalité de l'avenue, à quatre mètres de haut, d'un rouge agressif. L'autorité kémaliste est

1. Office français de protection des réfugiés et apatrides.

2. « Combien est heureux celui qui peut se dire turc. »

omniprésente. Au cœur de la capitale kurde, tout le monde doit comprendre que c'est avant tout une ville turque. Ce slogan, elle doit le réciter tous les jours à l'école, au garde-à-vous. Une allégeance à la République qui conditionne tous les citoyens de Turquie. Une gifle quotidienne pour les enfants des Kurdes qui se battent pour la reconnaissance de leur identité culturelle et qui risquent la prison, au mieux, lorsqu'ils affirment leur kurdité. Pour cela aussi les écoles sont la cible des activistes du PKK et l'occasion d'exactions impardonnables. Farachine a encore ces mots qui résonnent à ses oreilles, quand, avec sa famille, ils arrivent à la porte de l'appartement du cousin. Sur le palier, ils découvrent en pleurs une vieille femme.

– Ils lui ont coupé le nez ! À ma fille !

Hurlements.

La femme s'effondre. Elle aussi est de Kanires. Lorsqu'elles se déplacent, dans un instinct grégaire, les personnes d'une même région se retrouvent. Tout l'immeuble est de cette façon peuplé des familles venues des alentours de Kanires. Tous se précipitent, et c'est l'effervescence dans le trois-pièces du cousin qui s'empresse de faire servir à tout

ce monde par son épouse du thé et des petits légumes.

– Calmez-vous. Racontez.

Déjà l'inquiétude s'installe. Tous redoutent ce qu'ils vont entendre. Reprenant ses esprits, ajustant son lacik, la femme se lance.

– C'est Rushen, ma plus grande fille, vous savez, celle qui a des yeux gris transparent, comme son père.

Tous approuvent. Comment oublier un tel regard ?

– Ses frères ont découvert qu'elle avait une relation avec un jeune militaire de la garnison d'Amed¹.

Silence de mort.

– Cela fait deux mois qu'elle le voit. Elle a dit qu'il voulait se marier. Mais il est reparti sur la côte, au nord, où habitent ses parents. Elle a trahi l'honneur de la famille. Le conseil a décidé de la punir pour laver l'affront. Elle ne pourra plus se marier maintenant. En plus, il était turc. Ils lui ont donné rendez-vous près de la route de Mardin, sous la muraille. C'est là qu'elle travaille depuis quelques mois. Pourquoi travailler ? Elle

1. Diyarbakir en kurde.

aurait dû rester à la maison et devenir une bonne épouse kurde. Non, elle a voulu faire sa vie. Et voilà.

Pleurs. La vieille renifle et boit du thé.

– Ils l'ont attrapée et battue. Son frère a sorti son couteau et lui a tranché le nez. Ils l'ont laissée là, pour morte. C'est l'hôpital qui m'a fait prévenir. Une cousine y travaille.

Farachine est choquée. Elle est allée aider dans la cuisine les femmes qui préparent déjà le repas. Accroupies sur le sol, elles écaillent les poissons achetés sur la route de Bingöl et offerts en cadeau à leur hôte. Les femmes sont silencieuses. Toutes se mettent à la place de la mutilée. Solidarité de genre. Farachine prend conscience à cet instant que sa liberté est déjà limitée. Les hommes présents écoutent, en fumant debout dans le salon, les jérémiades de la pauvre vieille. Ils sont tristes, eux aussi. Mais l'honneur est l'honneur, et une fille non mariée ne peut se permettre de flirter avec le premier venu. Encore moins un Turc. Ils regrettent la méthode, d'un autre âge à leurs yeux. Farachine, qui vit dans une famille citadine, découvre qu'au Kurdistan naître fille n'est pas forcément une chance. Dans les villages reculés, les traditions sociales sont fortement

ancrées et le rôle des femmes, bien déterminé. Déplacées par la guerre civile, les jeunes filles se retrouvent dans la périphérie des grandes villes où la tradition s'est estompée. Elles ouvrent les yeux sur leur condition réelle et cela provoque des prises de conscience difficiles à gérer par les hommes. Il arrive aussi que des policiers ou militaires, du haut de leur situation, séduisent des jeunes femmes turques et kurdes en leur promettant le mariage. Pour le meilleur, et ici pour le pire.

L'émotion est retombée et toute la famille se retrouve devant la télé. C'est l'heure du rituel cathodique. En Europe, la diaspora a réussi à monter une chaîne satellitaire, MED-TV. Farachine adore retrouver Rino, petit homme de peluche, qui lui parle en kurde sur fond de montagne neigeuse. La petite fille est loin de se douter des moyens mis en œuvre en France, en Allemagne ou en Belgique pour financer une telle opération. Partout où se trouvent des réfugiés kurdes, comme son père, ou de simples migrants économiques, la branche politique du PKK, l'ERNK, organise le soutien aux idées d'Apo. Discrets mais redoutables, les militants parcourent l'Europe et tissent un

maillage serré permettant de coordonner rapidement les initiatives culturelles ou militantes. Le parti est devenu multiforme et présent dans tous les moments de la vie. La chaîne de télévision est un outil majeur dans sa stratégie de communication avec les populations. Il la soutient donc à fond. Danse, musique, poésie, débats. De vastes studios ont été aménagés. Mais le principal but de la chaîne est la diffusion de la culture kurde par-delà les frontières. La télévision, honnie par les partisans de l'État turc, cimente la communauté kurdophone et célèbre jour après jour son identité. Regarder la télé kurde en Turquie est formellement interdit. Ankara fait tout pour brouiller la réception du satellite Eutelsat qui diffuse, via l'Angleterre, les programmes de la chaîne, accusée d'être un organe de presse directement géré par le parti d'Öcalan.

Ce soir, Farachine s'endort en imaginant Rinoo en train de se battre avec un policier turc pour l'empêcher de détruire le village sous la neige et de mettre la famille et sa carriole bizarre sur les routes de l'exil intérieur.

5.

Les retrouvailles

Les turbines du quadrimoteur tournent encore. À travers le hublot embué, le ciel de France, les bâtiments de l'aéroport. Farachine n'a rien compris à ce que viennent de cracher trop vite les haut-parleurs de l'avion. Mais déjà tout le monde est debout et fait descendre des coffres à bagages sacs, manteaux, souvenirs. Ils arrivent d'Istanbul. Rojda, Tekosin, Farachine et Brusk vont retrouver Hewan, pour enfin être réunis, comme les doigts d'une seule main, jusqu'alors écartelée. Farachine est encore étonnée de la rapidité pour venir en France depuis la Turquie, par avion. Seulement quelques heures de vol. Il a fallu tant de mois à son père. Affronter tant de dangers. Et

pour leurs autorisations ! Elle repense à son grand-père, placé en garde à vue à Kanires dès son retour d'Ankara. Il y a passé des heures, au consulat, à remplir des documents, des certificats, pour le regroupement familial. Elle les entendait, dans la grande pièce de la maison de son oncle à Kanires, parler de cette France. Pour toute la famille vivant en Turquie, la présence d'un fils ou d'un père en Europe représentait l'espoir de lendemains plus paisibles. En France, des centaines de milliers de Kurdes ont trouvé la possibilité de refaire leur vie, loin de la guerre et de la misère. De Turquie, d'Irak, de Syrie, d'Iran, ils sont venus s'installer en Bretagne, en Auvergne, en Provence, en Alsace ou en région parisienne. Discrètement, les regroupements se sont opérés. Dans la confection, la restauration, le bâtiment, la culture, les Kurdes se sont rapidement montrés efficaces.

Hewan travaille dans un petit restaurant qui vend des kebabs, sandwichs de poulet ou de bœuf, accompagnés de tomates et d'oignons. Au cœur de Paris. Dans le X^e arrondissement, métro Château-d'Eau, à deux pas de la gare de l'Est, par laquelle il est arrivé dans un train de nuit, sept ans

auparavant, sans connaître une phrase de français. Sept ans déjà, et seulement des photos deux fois par mois, à envoyer à ses enfants et sa femme, restés au pays. Il a grossi. Il est fatigué. Des journées de douze heures de travail, suivies de discussions politiques interminables avec ses amis du parti.

Lorsqu'il les aperçoit, ils ont l'air perdus. Rojda est habillée d'un long manteau bleu marine qui la recouvre entièrement et d'un lacik écru, élégant. Les enfants ont de beaux vêtements, occidentaux. Il voit son fils Brusk pour la première fois. Tekosin, le grand, et sa princesse, Farachine. Elle est timide. Le vouvoie. Il se sent étranger. Brusk est frigidifié. Il a l'air choqué. Septembre à Paris, pluvieux. Le stress du voyage. Le déracinement. Cette arrivée-là n'est pas un retour de vacances. Ils ont quitté un univers sécurisant, malgré le contexte politique et économique. À Kanires, ils étaient les rois, les garçons. Heureusement la voix, les mots kurdes, les regards d'Hewan, ses sourires, ses gestes attentionnés. Farachine voit les larmes dans les yeux de sa mère, une femme qui craque. Un instant trop fort. Sept ans que son mari est parti, la laissant enceinte,

avec deux jeunes enfants, dans un pays en proie à une guerre implacable, où dans les foyers les hommes sont les maîtres et décident de tout. Sept ans qu'elle est sans pouvoirs, dépendante de sa belle-famille, à l'attendre comme dans une cage dorée. Elle lui en veut. Maintenant, la voilà enfin avec lui. Mais dans un pays dont elle ne connaît ni la langue ni les coutumes. En Turquie, au Kurdistan, elle pouvait aller n'importe où, même liée à lui par le mariage et les enfants. En France, elle devient totalement dépendante. Faire un pas seule dehors sera une épreuve. Alors ce jour-là, elle pleure de joie et de désespoir. Et Farachine le voit, le comprend.

Grâce au réseau kurde et aux revenus corrects d'Hewan, la famille enfin regroupée trouve à louer à La Courneuve un trois-pièces agréable, près des transports en commun. Hewan est absent toute la journée et rentre du restaurant souvent entre 2 et 3 heures du matin. Il a aussi adopté le mode de vie français. Le choc est rude, pour eux qui sont restés dans un modèle très traditionnel. Lui n'est pas pratiquant, bien que

musulman alévi¹. Depuis toujours très politisé à gauche, il s'est émancipé des préceptes religieux. Son regard sur le rôle des femmes est plutôt libéral. Mais Rojda est d'une famille sunnite, traditionnelle et pratiquante. À la maison, tous les jours, le père prie dans le salon, en direction de La Mecque. Moins moderne qu'Hewan sur le rôle de la femme dans la société et au foyer, Rojda découvre que ce décalage entre eux deux s'est encore élargi avec la séparation et la vie dans deux pays si différents. Tous deux en souffrent.

Hewan veut très vite rendre sa famille autonome. Lui, en arrivant, a été pris en charge par les amis politiques. Tout de suite mis au travail dans la restauration, il a appris le français rapidement au contact des clients. En quelques mois, il se débrouillait. Mais pour Rojda, pas question de suivre ce chemin. Moderne mais macho par atavisme,

1. L'alévisme forme une branche de l'islam qui partage ses racines avec le chiisme. En Turquie, le sunnisme est dominant, et il est d'usage de décréter que l'islam alévi n'existe pas. Ses adeptes disent que c'est une version moderne de l'islam. Par exemple, l'alévisme considère que « la femme est égale à l'homme et, en tant que telle, une composante essentielle de la société ».

Hewan veut qu'elle s'occupe des enfants en priorité. Il ramène le salaire en trimant. Elle n'a pas besoin de chercher un emploi. Sa place est donc à l'appartement. Mais en restant à la maison, comment rencontrer des Français et pratiquer cette nouvelle langue si différente du turc et du kurde ? Il y a heureusement, près de la rue du Faubourg-Saint-Denis, l'Association culturelle Ahmet-Kaya. Ce n'est pas un hasard si le restaurant d'Hewan est tout proche. Ils y passent leurs premières journées. Rojda y rencontre d'autres femmes comme elle, ayant rejoint leur homme exilé en France, avec leurs enfants. Elles partagent leurs expériences. C'est déjà ça. Il y a des cours de langues. Des conseils pratiques pour les nouveaux arrivants sont promulgués. Ce n'est pas la seule association à Paris pour les Kurdes. Mais celle-là est idéologiquement proche du PKK. Ses membres sont souvent des sympathisants. Et cela leur vaut des reproches de la part des Kurdes qui dénoncent les méthodes violentes et totalitaires du parti d'Apo. Hewan n'est pas embarrassé par cette sulfureuse étiquette. Bien que n'appartenant pas à ce mouvement, il a toujours eu de la sympathie pour lui. C'est ce qui lui a valu

son exil forcé. Et lorsqu'il est arrivé en France, c'est naturellement sur cette mouvance politique qu'il s'est appuyé pour s'en sortir.

Les enfants sont les plus rapides à s'intégrer. Comme toujours. Farachine se révèle particulièrement véloce et son caractère s'affirme. En France, l'instruction est obligatoire pour les enfants des deux sexes, français et étrangers, entre six et seize ans. Elle et ses frères doivent donc s'inscrire dans les classes qui correspondent à leur âge. Il n'y a pas d'école près de l'appartement. C'est en bus et en métro qu'ils se rendent au collège le plus proche. Heureusement, les déplacements en transports en commun sont la première chose que leur père a choisi de leur apprendre. Les tickets, la monnaie, le nom des stations, des rues. La débrouille de l'étranger en phase d'intégration. À Paris, si tu connais le métro ou le bus, tu es libre.

Leur physique ne les distingue pas des petits Français. Farachine est grande pour son âge, les yeux magnifiques de sa mère, la peau mate de son père. Comme elle, ses frères ont les cheveux noirs. Si la France est une terre de melting-pot, en banlieue parisienne les jeunes venus de Turquie et du

Kurdistan sont toutefois moins remarquables que ceux dont les origines sont africaines. Entre eux ils s'appellent Keutur, Arabe, Black, Asiat'. En trois mois, les enfants de Kanires se débrouillent. Si au début ils ne mangeaient à la cantine que des légumes et des fruits, ne sachant pas si le reste était autorisé rapport à la religion, les besoins nutritionnels de leurs corps grandissants de préadolescents et l'aval donné par Hewan ont tôt fait de lever leurs réserves. Leur problème, c'était le fromage français. Une horreur. Et puis la viande. Il faudrait qu'elle soit halal. Des animaux qu'on égorge en prononçant le nom de Dieu. Pas évident quand on est gosse et qu'on ne parle pas français de faire comprendre ça à l'employé qui sert les repas. En banlieue parisienne, les établissements scolaires ont cependant l'habitude, du fait de la diversité des origines de leurs élèves. Rapidement les trois jeunes Kurdes apprennent à se débrouiller et mangent donc à leur faim. Pour Rojda, en revanche, il n'y a pas d'école. Et à l'association, elle ne fait que parler et manger kurde. Comme à la maison. Sauf quand viennent des amis turcs, ce qui est rare. Hewan s'efforce de communiquer en français, deux fois sur dix en

moyenne, avec ses enfants. C'est surtout les week-ends qu'ils ont le loisir de passer du temps ensemble. Ils se lèvent à 11 heures. Vont au parc. Parcourent Paris de long en large. Hewan regarde ses enfants grandir. Farachine travaille très bien à l'école. Elle est brillante. Il la voit déjà avocate, à défendre les droits des Kurdes opprimés. Il est fier. Elle semble plus proche de lui que sa mère. Lorsqu'elle est arrivée, elle était si timide. Il était comme un étranger. Très en retrait, Farachine s'est rapidement retrouvée très à l'aise dans les soirées de l'association. La danse, les chansons. La gamine se révèle une véritable animatrice. Toutes les régions du Kurdistan ont leur tradition musicale. Alors ils organisent à tour de rôle des festivals. Et tous ensemble ils font des rondes, scandent leurs paroles en riant. De temps en temps, ils vont à Sarcelles voir des amis provenant du Kurdistan de Syrie, qui, dans des garages transformés en ateliers de confection, concurrencent les Juifs du Sentier et les Chinois du XIX^e arrondissement. Pendant que les gamins jouent sur les parkings des immeubles, les pères discutent les dernières nouvelles publiées dans *Özgür Politika*, l'organe de presse pro-Kurdes et proche du

Amazone

PKK. Il y a eu une nouvelle annonce unilatérale de cessez-le-feu de la part du mouvement rebelle. La troisième. Encore une fois l'armée turque n'a rien voulu savoir. Plus de 3,5 millions de personnes ont été contraintes de se déplacer en Turquie depuis le début de la lutte armée. Comme si 650 personnes tous les jours depuis quinze ans quittaient brutalement leur maison.

6.

Le tournant

1999

16 février. La nouvelle est partout reprise. Apo a été arrêté au Kenya le 15 février. Obligé de quitter l'Italie, après avoir dû fuir son QG syrien et être passé par la Grèce, le leader du PKK s'est fait arrêter par les Services secrets turcs. Il apparaît défait, les mains entravées, les yeux scotchés. L'humiliation. Dans les locaux de l'Association culturelle Ahmet-Kaya, c'est la consternation. Un coup au cœur. Malgré tous les excès dénoncés et généralement reconnus du chef – autoritarisme, mégalomanie... –, les Kurdes lui accordent son rôle historique. Il a mené la 29^e révolte. La 28^e s'était achevée à Dersim dans un bain de sang, en 1938. Comment va se terminer celle-ci ?

Aux élections du printemps 1998, le parti légal HADEP¹, pro-Kurdes, harcelé et menacé en permanence de dissolution par les autorités, accusé d'être une émanation téléguidée du PKK, n'a pas pu faire mieux que 16 % des voix dans les provinces d'Anatolie orientale, pourtant logiquement acquises à ses thèses modérées, et moins de 5 % dans tout le pays. Le Kurdistan est sous-développé, militarisé, instable. Jamais le gouvernement n'a saisi la main tendue par les guérilleros pour une paix négociée, en 1993, 1995 et 1998.

Les opposants au mouvement rebelle jubilent. Ils ont capturé Abdullah le terroriste. À leurs yeux non pas le Arafat ou le Mandela, mais plutôt le Guzman kurde, comparant le PKK, considéré désormais comme décapité, au Sentier lumineux péruvien. Tous les Kurdes ne sont pas pour le PKK. Mais en ce mois de février, tous les Kurdes, où qu'ils se trouvent, savent qu'une page dans leur douloureuse existence est en train de se tourner. Ils redoutent la suite de l'histoire. Le 21 mars 1982, le suicide en prison par pendaison du

1. Parti démocratique du peuple.

responsable de la propagande du PKK, Mazlum Dogan, est suivi de quatre immolations par le feu. Puis quatre militants meurent au cours d'un « jeûne de la mort » en septembre de la même année. Cette fois, 85 tentatives d'immolation par le feu et 18 tentatives d'attaque suicide (dont au moins 12 effectives) suivront l'arrestation d'Apo.

Les Turcs emprisonnent le président du PKK dans l'île d'Imrali, au large de Bursa, dans la mer de Marmara, après l'avoir condamné à mort pour trahison et séparatisme le 29 juin. Son procès provoque des vagues répétées de protestations chez les démocrates pro-Kurdes qui accusent la Turquie de violer les droits de la défense ¹.

1. En mai 2005, après sa condamnation pour « procès inéquitable » par la Cour européenne des droits de l'homme, la Turquie se voit contrainte de rejuger le chef séparatiste kurde Abdullah Öcalan, condamné à mort en 1999. Les juges de Strasbourg ont estimé que les droits de la défense du leader du PKK, désormais emprisonné à vie – la peine de mort ayant été abolie en Turquie en 2002 –, n'avaient pas été respectés par la Cour de sûreté de l'État.

Farachine a rejoint le cortège parisien. En tête, les femmes et les enfants. Les robes étincellent de leurs sequins aux couleurs traditionnelles, rouge, jaune et vert. Les drapeaux et les portraits du leader arrêté se meuvent comme des voiles sur une mer de visages angoissés et en colère. Partout en Europe ils descendent dans les avenues des grandes métropoles où d'habitude ils se font discrets. Ils sont 500 000 en Allemagne, 120 000 en France et quelque 80 000 en Suède. Les rapports qu'entretiennent les militants avec le parti sont forts. Pour prouver leur attachement aux valeurs, ceux qui n'embrassent pas la lutte armée clandestine se donnent sans compter dans les activités légales civiles. Pour Farachine, c'est l'âge de la transformation. À douze ans, elle vit une révolution. Juste débarquée de Turquie, dans une France encore méconnue, elle se retrouve plongée dans le tumulte politique le plus important que vit sa communauté depuis qu'elle est née. À l'âge où ses camarades de classe se passionnent pour des futilités, Farachine est baignée dans un contexte politique enivrant.

2001

Farachine et son plus jeune frère, Brusk, vont au collège. Tekosin va au lycée. Rojda reste à la maison. Quant à Hewan, son problème à lui, c'est la vache folle. Depuis quelque temps, il en est de plus en plus question. Une maladie qui mange le cerveau. Transmissible à l'homme. Pas bon pour un vendeur de kebabs au bœuf. Jusqu'à présent, l'argent rentrait bien. Mais maintenant, les gens ont peur. Des stocks de viande contaminée venus d'Allemagne ont été saisis par les services sanitaires à la frontière belge. Des rouleaux par dizaines, congelés, qui devaient approvisionner le marché français. Pour Hewan, les affaires marchent moins bien. Un cousin habite dans le sud de la France. Il a une affaire dans le BTP. Pourquoi ne pas se reconvertir tant qu'il est encore temps ? À la maison, l'ambiance est morose. Hewan regarde sa famille avec tristesse. Rojda ne dit rien. Elle a déjà vécu ça. À nouveau abandonnée. Le Sud, c'est loin, très loin, de Paris. Elle doute de son mari. Il est plus français que kurde, parfois. Il a adhéré au Parti socialiste français. Il sort. Des femmes ? Elle n'ose le croire. À la maison, tout le monde sent

que le moment est tendu. Il est de moins en moins question de politique. Paradoxalement.

Tandis qu'Hewan se débat avec ses histoires d'ESB¹ et envisage le BTP, Farachine, elle, s'implique de plus en plus dans le mouvement de soutien à Apo. Pour son anniversaire, le jour du Newroz, elle manifeste. En 2000, elle aurait rêvé d'être au Kurdistan, à Amed, Diyarbakir. Depuis l'arrestation d'Apo, la lutte armée a pour ainsi dire cessé. Les autorités turques ont permis pour la première fois la tenue d'un festival. Des centaines de milliers de sympathisants de la cause kurde se sont rassemblés, sous les rondes incessantes des hélicoptères de l'armée. Les rues noires de monde qui conduisaient au terrain à la sortie ouest de la ville étaient contrôlées par les véhicules blindés des gendarmas. Des délégations françaises et italiennes étaient invitées. Farachine n'a rien perdu de l'événement grâce à Medya-TV. Il y a de l'espoir.

Si les portraits du chef kurde emprisonné sont interdits en Turquie, ils sont de toutes

1. Encéphalopathie spongiforme bovine, diagnostiquée pour la première fois en Angleterre en 1986.

les sorties partout ailleurs. En écartant Abdullah Öcalan de son mouvement, l'État turc n'a pas saisi l'occasion de régler une fois pour toute la question kurde. Les querelles entre les tenants de l'armée et les représentants de la société civile sont permanentes. Il y a un désaccord total sur la manière de procéder, et pour les militaires, qui restent les gardiens en armes de la République kémaliste, il est hors de question de reconnaître au PKK une quelconque légitimité et de négocier avec lui. La situation est bloquée. Et les habitants des régions kurdes s'impatientent des réformes promises sur leurs légitimes droits culturels et les aides au développement économique. Les conditions de détention du leader kurde, dénoncées par les associations des droits de l'homme, suscitent aussi énormément d'émotion dans la jeunesse, qui le considère toujours comme un héros libérateur. Les mouvements de soutien apoïstes apparaissent. Une nouvelle génération d'activistes est en marche. Farachine en fait partie.

1000

1000

7.

La disparition

1.

.

1.

1.

La Courneuve. Commissariat central.

Hewan fait face à l'officier de police. Deux bureaux, deux dessertes, quatre chaises à l'assise usée. Sur les murs, des affiches des textes officiels, protection du citoyen, numéro d'urgence pour femmes battues. Une moto de course japonaise. Près de l'ordinateur, des dossiers, des trieurs. La lampe de bureau est éteinte. Les néons au plafond éclairent efficacement les douze mètres carrés de la pièce. Au premier étage, il y en a six comparables.

– Monsieur, comprenez-moi bien. Nous n'avons rien contre vous. Nous connaissons votre situation. Mais votre fille est mineure. Elle ne va plus à l'école. L'assistante sociale

qui suit votre famille dit ne plus avoir de nouvelles depuis deux mois. Ce n'est pas la première fois que nous avons un signalement.

Hewan regarde le policier sans rien dire.

– Il faut nous aider. Vous ne dites rien. Vous avez peur ?

– Non.

– Alors c'est quoi le problème ?

Le jeune gradé se lève. Il a l'air énervé.

– Vous savez, monsieur, en France, vous êtes responsables de vos enfants jusqu'à leur majorité.

– Oui, je sais. Ma fille, elle a fait quelque chose de mal ?

– Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit ! Elle a disparu ! Vous ne vous en étiez pas rendu compte ?

– Si, mais elle fait ça souvent. Et puis elle revient. C'est de son âge, vous savez...

– Non, ce n'est pas de son âge de quitter l'école sans explication. Nous connaissons vos liens politiques. Nous pensons que votre fille n'a pas disparu toute seule comme ça dans la nature.

Il se rassoit.

Hewan le regarde. Il se croit revenu quinze ans en arrière, à Kanires. C'est moins brutal

qu'en Turquie, mais les flics sont des flics. Et ils essayent de vous faire parler, de faire dire des choses qu'on peut regretter par la suite. Non, il n'a pas peur. Il a connu la prison, les tortures, il n'a jamais craqué. Alors, dénoncer sa fille ! Bien sûr qu'il sait où elle se trouve. Enfin, il s'en doute.

– Je sais qu'elle est partie. Avec son petit copain.

– Il s'appelle PKK, son copain, non ?

– Non, pas du tout. C'est son petit copain. Nous, on n'aime pas ça. Mais en France elle peut faire ce qu'elle veut. Alors comme elle ne veut pas entendre les critiques, elle part comme ça, parfois. Et puis elle revient.

– Monsieur, nous savons que le PKK enlève des mineurs pour les envoyer se battre. Si vous ne voulez pas nous parler parce que vous avez peur, sachez que la police française est là pour vous protéger.

– Non, non. Je vous jure. C'est son petit copain. Elle va revenir. Nous, on n'a rien à voir avec le PKK. Moi, en Turquie, j'étais au PSK. Et puis, regardez mes fils. Ils sont à l'école. Vous croyez que si le PKK, il voulait nos enfants, il prendrait pas mon fils, le grand ? Il est costaud, en plus. Non, je vous

jure, c'est son petit copain. Ils sont partis ensemble, après un concert.

Les deux hommes se regardent les yeux dans les yeux. Hewan ne cille pas, transperce le fonctionnaire français qui se perd dans le noir sans fond des yeux durs du Kurde. Il n'en tirera rien d'autre. Il le sait.

– Très bien. Nous vous recontacterons. Si vous changez d'avis, vous savez où me joindre. Si vous nous disiez qu'elle est partie avec la jeunesse du PKK, nous vous laisserions tranquille. Nous savons où vous trouver de toutes les façons.

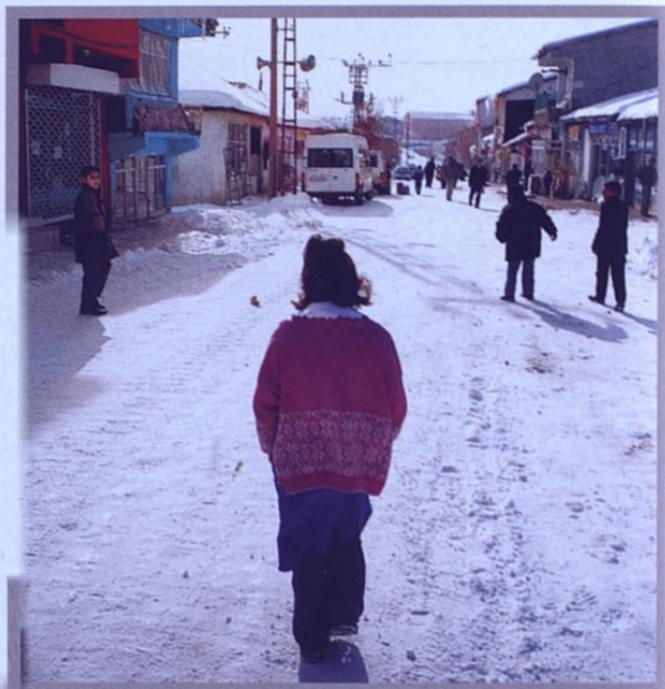
Hewan se lève, salue et sort. Toujours rester poli. Il est contrarié. Il ne pensait pas que ça finirait comme ça.

Depuis son départ dans le Sud, il a perdu le contact avec Farachine. Bien sûr, deux fois par mois, il revient. Au début, au milieu. Une dizaine de jours. Deux ans déjà, comme ça. Il a bien senti qu'elle s'investissait de plus en plus au centre. Mais comment lui en vouloir ? Elle avait de bonnes notes à l'école, et puis tous ses copains là-bas. C'est une fille élancée, dynamique, le sourire, une grande gueule. Il se retrouve dans ses emportements. Avec ses frères, sa mère, c'est souvent la crise. Ses garçons ne comprennent pas que

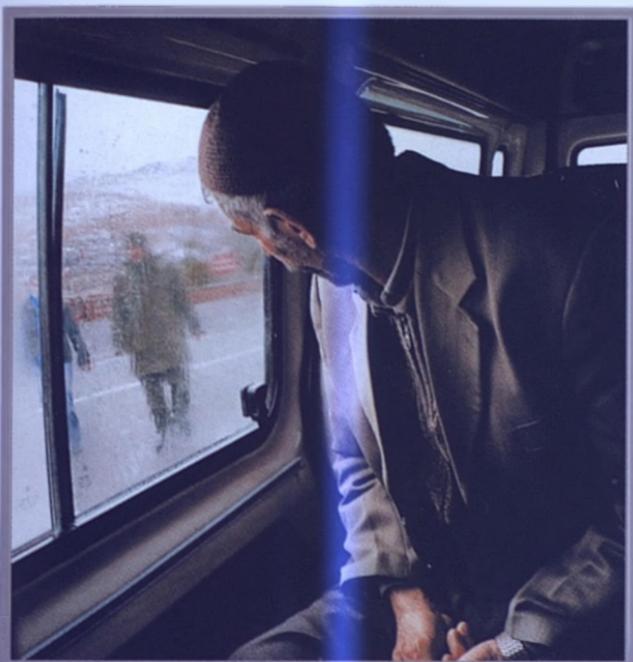


Le portrait de Farachine chez sa mère.

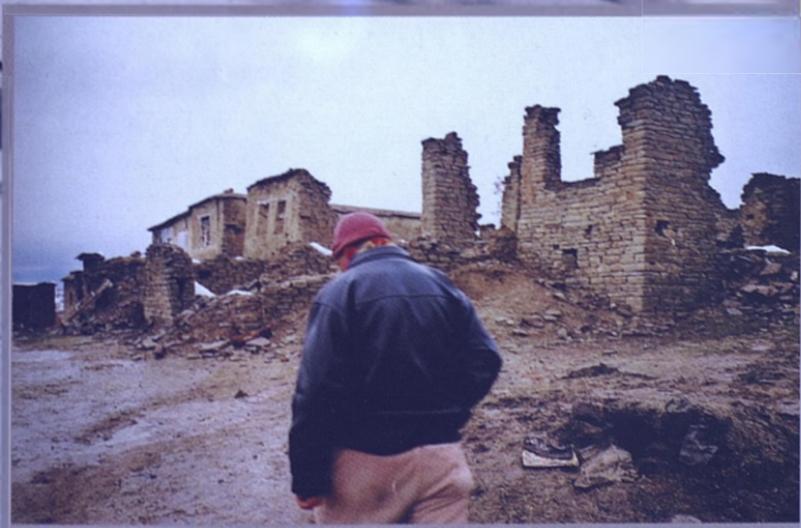
Farachine a grandi
dans le village
de Kanires.



Dans la région de Bingöl, au Kurdistan
de Turquie, le manque de moyens
pour dégager la route enneigée entre
Varto et Kanires oblige les habitants
qui veulent se rendre d'un village à l'autre
à faire un détour de deux cents kilomètres.



Les contrôles de police sont permanents lors des déplacements sur les routes du Kurdistan.



Les villages supposés soutenir les rebelles du PKK ont été rasés, et leurs habitants, forcés de quitter les lieux pour migrer vers les grandes agglomérations.

1999 marque un tournant dans la communauté kurde. Le leader du PKK, Abdullah Öcalan, est capturé par les Turcs.



En France, comme en Europe, les manifestations s'enchaînent. Farachine suit sa scolarité dans la banlieue parisienne.



APRÈS ÖCALAN
MARS 2001

Flançogim bu fotoğrafları sizin için
teşekkürler Altun Heval'ede her tane
tesviri ve sizin yaradığınız müttefikler
için kendisini özgeçmişim.
Çinçuk yekhebi anneme.
Farachine.



Farachine s'implique de plus en plus dans l'activisme politique et décide de rejoindre la guérilla en 2002. En 2003, elle envoie d'Irak une première lettre à sa mère, avec quelques photos



Farachine vit désormais au rythme de la guérilla. Sport, théorie, vie frugale, apprentissage des armes.





Elle se forme à l'Académie des femmes libres
tout en apprenant à gérer la mixité dans cette vie
où les relations amoureuses sont interdites.





Diyarbakir, Newroz 2008.
Leyla Zana fait un discours
devant des centaines
de milliers de manifestants.



Association pour
l'alphabétisation des femmes.



Laverie associative.



leur sœur s'émancipe de cette façon. Pour eux ce n'est pas comme ça que doit être une fille kurde. C'est la tradition. Ils ne s'intéressent pas à la politique comme elle. Farachine voit bien comment sont les filles à l'école. Elles parlent entre elles. Et puis à l'association, les femmes sont nombreuses. Dans le mouvement, il est bien dit que leur rôle est primordial.

Hewan marche seul dans la rue. La nuit est tombée. Il va devoir raconter à Rojda l'entretien avec la police. Elle est paniquée. L'assistante sociale est passée la voir à l'appartement. Le conseiller d'éducation du collège a appelé plusieurs fois. Depuis ce concert fin décembre, ils n'ont pas de nouvelles de leur fille. Toute la famille se faisait une joie de retrouver les amis pour la fête de fin d'année.

Des milliers de familles venues de toute la région parisienne pour interpréter des chants, des danses, écouter des groupes, des discours, partager le repas. Farachine a préparé son sac. Il est prévu qu'elle parte trois ou quatre jours avec d'autres jeunes pour un camp en Belgique. Elle sait que cela n'est pas un simple camp. Mais elle ne le dit pas à ses parents,

ni à ses frères. Hewan ne bronche pas mais il a compris. Il ne fait rien pour la retenir. À la rentrée de janvier, elle n'est pas en classe. Rojda, que la politique n'a jamais passionnée, en veut à sa fille. Elle n'accepte pas de la voir disparaître comme ça. La France, c'est la chance de sa vie. Au Kurdistan, tout est plus dur. Et puis Farachine, elle est intelligente. Rojda en veut à Hewan, qui lui a mis toutes ces idées en tête. Elle pleure.

Hewan ne dit rien. Il repense à cette conversation quelques semaines auparavant. Farachine avait séché les cours une fois de plus. Sa mère s'était encore plainte. Chaque fois qu'il rentrait du Sud, c'était la crise. Mère, fille et père. Hewan en avait marre de gérer les problèmes comme ça. Les baffes tombaient. Rojda ne disait rien. C'était normal. Farachine mentait. Elle disait voir des copains, un copain. Cette fois, Rojda lui dit que sa fille veut lui parler. Ils se sont donné rendez-vous dans le X^e arrondissement, près de l'association. Le père et la fille sont face à face. Le terrain est neutre.

– Je veux discuter avec toi.

– Moi aussi. Ta mère m'a dit que tu as encore raté l'école. Tu sais que l'école, c'est important. Je te l'ai déjà dit.

Ils se sont assis sur un banc, dans un petit renfoncement du square donnant sur le boulevard Magenta, près de l'hôpital.

– Je ne veux plus y retourner. Ce n'est pas ma place. Je suis kurde. La vérité, c'est que ma place est auprès de ceux qui bougent pour notre peuple. Je veux faire de la politique.

Hewan ne connaît que trop bien ce discours. Il croit s'entendre des années auparavant, quand son père le ramenait de chez le juge parce qu'il s'était fait arrêter après s'être battu contre les fascistes des loups gris.

– Ma fille, tu es en France, ici. Ce n'est pas la Turquie. Tu peux faire des études. Aller au lycée. Tu pourras travailler dans la diplomatie. Trouver un mari. C'est dangereux, la politique. Il faut travailler dans la légalité.

– Je m'en fous, d'un mari. Ça ne sert à rien. Toi, tu n'es jamais là. Les hommes sont lâches. Je ne retournerai pas dans cette école. Et puis la légalité... toi, la prison, tu connais bien.

Elle le regarde en souriant. Il fond littéralement. Que lui répondre ? Il ne se doutait pas. Elle était trop petite. Quand les policiers venaient l'emmener et qu'elle demandait à

sa mère ce qui se passait, celle-ci répondait que c'était des copains qui venaient le chercher. Son frère a dû lui raconter plus tard les visites en prison, les tortures. Devant les photos venues de France, l'histoire comme un mythe s'est répétée. Le sacrifice d'un fils, pour son peuple. Mais elle, à Paris, elle met un autre visage sur la lutte des Kurdes pour la reconnaissance de leur identité. Un visage avec une moustache. Apo. Celui qui veut remettre les femmes au cœur de la société. Pas celui d'un homme d'une quarantaine d'années, hâbleur, toujours absent, parlant boulot et délaissant sa femme. Un Kurde devenu presque français, renonçant à la radicalité dans l'action politique pour un militantisme mou et la recherche du confort matériel. Son père, ce héros tombé de son piédestal.

Hewan a accepté le choix de sa fille, au fond de lui. Pour Rojda, c'est différent. Elle est restée sur l'histoire du petit copain. Elle n'a pas saisi l'aspect politique. Pas immédiatement. Ils n'ont plus de nouvelles directes. Hewan demande aux responsables du camp des jeunes ce qui se passe. Ils répondent que le stage est en Hollande finalement. Que d'autres jeunes Kurdes d'Europe sont venus

aussi. C'est pour ça que cela dure plus longtemps. Mais il promet que Farachine reviendra. Pour répondre aux questions pressantes du conseiller d'éducation, la famille demande à ses proches qui vivent en Allemagne de faire faire à leur médecin un certificat médical. Farachine est officiellement en Allemagne dans un camp de jeunes. Tombée malade, elle doit y rester provisoirement pour se soigner. Mais Rojda ne se contente pas de tout ça. Elle demande à son mari de l'emmener en Hollande. Elle veut voir sa fille. Elle ne la verra plus. Une fois sur place, les militants qui s'occupent de l'encadrement expliquent à la mère mortifiée que leur fille ne veut pas lui parler. Comment en être convaincue ? Impossible. Rojda a compris. La guerre vient de lui prendre sa fille. Volontaire ou non, ce départ est un déchirement pour la femme kurde.

Quand ça chauffait à la maison, Farachine filait chez son cousin à Sarcelles. Ensemble ils parlaient des garçons kurdes de l'association. Des parents. Lui, il militait déjà au PKK. En France. Elle lui a raconté ce Shiar qui chante si bien. Elle l'a repéré dès les premières réunions à l'association. Quand Apo

a été arrêté et que les manifestations se sont multipliées, elle a tout de suite adoré cette ambiance, cet espoir de refaire le monde avec ses camarades. Pourquoi rester en France ? Pour quelle vie ? Quel idéal ? Elle, la Kurde, l'étrangère. Elle ne sera jamais une Française. On le lui a bien fait comprendre. Les jeunes de sa classe sont tous, ou presque, des enfants d'immigrés, ou immigrés eux-mêmes. C'est leur statut. Des jeunes de banlieue. Du 93. Sa famille ? Son père qui travaille tout le temps et qui n'est jamais là, que peut-il dire ? À quinze ans, il se battait dans les rues contre la police turque. Ses frères ? Ils s'intégreront mieux. Ils travailleront. Ils lui ont dit qu'elle, elle devrait rester à la maison, comme une bonne Kurde. Devenir comme sa mère, alors ? Elle l'adore. Et justement, c'est pour elle qu'elle s'en va. Avec ses amis, ils ont bien compris que la vérité est ailleurs. Ce que leurs parents n'ont su trouver, ils le gagneront. Le droit d'être des Kurdes debout. D'être des femmes kurdes debout. Ils seront le fer de lance de leur nation. Enfin, ils se le disent. Surtout les cadres du parti.

Comme elle, Shian a été repéré lors des soirées à Paris. Tous ceux qui sont au camp sont motivés et débrouillards. Ils sont auto-

nomes et leur famille est souvent distendue. Pour un parti qui recrute de nouveaux militants, ces jeunes-là sont idéaux. Mais tous ne seront pas aptes au service. Il faut sélectionner. Rien de mieux que des camps de jeunes pour finir de repérer celles et ceux qui pourront reprendre le flambeau de la lutte. C'est une technique vieille comme le monde et qui a fait ses preuves. Sélectionner, c'est aussi protéger l'organisation des infiltrations. Les associations culturelles kurdes ne sont pas le PKK. Mais le PKK y est présent et y trouve logiquement ses futurs adeptes.

Petit copain ou PKK, Farachine est partie, son cœur est pris. Rojda est tombée malade. Elle découvre un diabète qui l'oblige quotidiennement à s'injecter de l'insuline. Chaque fois que l'aiguille perce sa peau, ses pensées vont vers sa fille. Elle regarde les photos. Sa dose quotidienne d'amour n'est plus là. Reste ses deux grands, ses deux béquilles. Son homme est parti travailler dans le Sud. Elle est seule. Au printemps, pour Newroz, Farachine aura seize ans. Plus obligée d'aller à l'école en France. Petit copain ou PKK, Rojda le sait, elle ne reviendra pas.

4

5

6

DEUXIÈME PARTIE

Dans la montagne

10

8.

**Un enterrement
dans la montagne**

1.

Le cortège est funèbre. Il fait si chaud. Et froid pourtant. Des heures qu'ils marchent. Ils viennent de loin, d'Iran, plus loin même. Sur leurs épaules les deux dépouilles, dans des caisses de bois, recouvertes d'un drapeau. Rouge, frappé d'un cercle jaune et d'une étoile en son centre. L'emblème du PKK. Les deux jeunes femmes sont mortes lors d'un accrochage avec les *pasdarans*¹, alors que leur groupe revenait d'Azerbaïdjan. Et on ne laisse pas un camarade sur le terrain. Ici, au nord de l'Irak, dans le sanctuaire des martyrs

1. Les *pasdarans* sont les gardiens de la révolution islamique iranienne de 1979.

de Sehid Aroun, sont ensevelis celles et ceux dont les restes ont pu être ramenés de par-delà les montagnes. Il s'agit bien d'une guerre, qui fait des victimes, civiles et militaires. Et toutes et tous le savent et l'acceptent. Reste que l'émotion est toujours intense. Elles avaient à peine vingt ans. Elles étaient kurdes.

Blâm ! Blâm ! Blâm !

Les coups résonnent dans la vallée. Les canons des AK-47 crachent leurs sanglots de flammes et de fumée. L'hommage aux morts.

Dans toutes les armées, le même protocole. Là, le genou droit plié, la jambe gauche tendue, l'index droit sur la détente et la main gauche serrée sur le bois cerclant le fût de l'arme, dirigée vers le ciel, les balles s'élèvent. Et le silence.

Les pelles passent de main en main, creusent, enterrent. Reposent les guerrières dans leur dernière demeure.

Cette fin terrible devient fierté. Ces combattants des montagnes, sans rechercher la mort, vont au risque sans faillir. Il y a ce mythe. Beritan. Jeune, vingt-trois ans, farouche, elle a préféré mourir plutôt que de se laisser capturer par les soldats qui l'encerclaient, en se jetant du haut d'une falaise

après avoir cassé son arme. Son histoire, dit-on, hante encore les casernes. Le symbole d'une foi dans le combat, d'un ennemi prêt à mourir pour ses idées. Une femme.

C'était en 1992. Les soldats du PKK, repliés en partie Kurdistan Sud¹ pour se reposer de l'étau implacable des gendarmas de l'armée turque, firent face à l'alliance contre nature des militaires ottomans et des peshmergas kurdes d'Irak. Au sortir de la première guerre du Golfe, ces derniers, menés par leurs chefs historiques, étaient décidés à défendre, même au prix de trahisons fratricides, l'émergence d'une autonomie kurde en Irak. Les combats à la frontière furent intenses et aujourd'hui personne encore ne s'accorde sur le réel bilan de ces tueries.

Les allégations circulent aussi sur le sort réservé à celles engeôlées après les opérations. Tortures, sévices, assassinats sordides et

1. Le Kurdistan géographique traditionnellement reconnu s'étend de l'Arménie à l'Irak en embrassant l'Anatolie du Sud-Est turque, la zone frontalière nord de la Syrie, le tiers nord de l'Irak et le nord-ouest de l'Iran. Le Kurdistan de Turquie est nommé le Kurdistan Nord, celui d'Irak, le Kurdistan Sud.

mutilations : ce sont bien des hommes qui coupent les seins des femmes combattantes et les laissent mortes après les avoir humiliées. Que cherchent-ils alors ? Ce complexe de voir que leur machisme ne peut plus rien sauf libérer une violence aveugle contre des femmes qui se sont émancipées de la domination des hommes et les combattent d'égal à égal.

Ce n'est pourtant pas de la haine mais de la tristesse qui se lit sur les visages. De la fatigue.

Ce qu'on enterre ici, ce n'est pas seulement une jeunesse décimée par un combat qui la dépasse, c'est aussi le genre, la distinction homme-femme. Tous se fondent avec le sol, leurs uniformes gris-marron se lient avec la terre qu'ils soulèvent, leurs mains qui se succèdent sur les manches des pioches n'ont plus de sexe. C'est un groupe lié, une somme devenue unité. Dans cette terre il n'y a plus de différence entre le ou la, entre l'un et l'une. Le parti, le mouvement, la lutte, la guerre, l'idéalisme, l'aveuglement les ont tous soudés.

Ce qu'on enterre, ce ne sont pas des femmes, c'est aussi le schéma de leur vie, de

Dans la montagne

ce qu'elles seraient devenues si elles étaient restées dans la vallée des gens ordinaires, si elles n'avaient pas franchi le pas et n'étaient pas un jour parties se battre pour leur peuple.

9.

**Une brosse à cheveux
et un fusil-mitrailleur**

Le crépitement des déflagrations est sourd, presque lent. À quelques centaines de mètres, les fragments de rochers explosent au rythme des balles qui pleuvent. Allongée sur le sol du terrain d'entraînement, Farachine est concentrée. Le canon du BKC, fusil-mitrailleur classique des guérillas peu fortunées, repose sur sa béquille, sa crosse s'appuie sur l'épaule endolorie à force d'être percutée. Une ceinture de munitions court sur le flanc droit de l'engin de mort, projetant les douilles fumantes jusqu'à plus de un mètre. Ce pourrait être amusant si on n'imaginait pas en face les dégâts que cela fait sur un être humain. Les projectiles bouillants perforant la peau et dévastant les chairs

et les os. Mais Farachine ne pense pas à cela lorsque son doigt presse la détente, lorsque tout son corps se concentre pour maintenir les soubresauts de la machine à tuer. Chacune à son tour, les femmes du petit groupe de YJA-Star¹ se succèdent et tirent leur lot de munitions pour apprendre. Pour apprendre à viser, pour comprendre comment l'acier en rotation transperce l'air et le vent, comment il monte en cloche et redescend vers sa cible. La nuit, cela trace des rayons incandescents, comme autant de zébrures orangées. Des pointillés réguliers qui finissent en gerbes d'étincelles. Un bouquet de fleurs massacrant que les guerrières apprennent à offrir à leurs chers ennemis turcs, là-bas, anonymes. Mais la lutte armée, c'est cela aussi.

Farachine a préféré le *machin gun* à la célèbre kalachnikov. Plus lourd, plus grand, plus viril. Pour une femme, c'est peu courant. Mais dans cette guérilla kurde, cela n'étonne plus grand monde. Les armes n'ont pas de sexe. Il y a une mitrailleuse pour dix

1. YJA-Star est la branche armée du mouvement des femmes libres du Kurdistan.

guérilleros. Comme pour le lance-roquettes, le choix n'est pas ouvert à tous. Farachine est grande. Elle est sportive. Lors des sélections, elle a gagné le droit de choisir cet équipement. Les kilos de métal sont lourds à porter. Et lorsque vient le temps de repos, c'est avec un plaisir non feint qu'elle pose son engin sur ses cuisses. Assise en tailleur sur la paillasse de couvertures colorées et de sacs de Nylon tissé, elle caresse la bête avec une sorte d'affection troublante. Savoir tirer, c'est une chose, mais il faut entretenir l'animal, qui pour cracher son venin doit être d'une propreté irréprochable. Les deux liens rouges qui retiennent la béquille lors du transport finissent au poignet de la combattante. Elle démonte avec vélocité les mécanismes de la faucheuse, les astique, les bichonne.

Dans toutes les armées du monde, le même rituel. Le soldat peut tout perdre, même la vie, mais pas son arme. C'est une faute professionnelle. Elle la protège sur le champ de bataille. Alors il faut s'en occuper, en prendre soin. Dans ce coin d'Irak, sous un arbre, en fin d'après-midi estival, un groupe de jeunes femmes habillées de vert s'affairent autour de leur bien le plus précieux. Comme une mère

son enfant, la militante semble bercer ce qu'elle porte sur elle, assise et concentrée.

– Tu as mal à l'épaule, toi aussi ?

Farachine s'est tournée vers son amie.

– Depuis quelques jours, quand je tire, j'ai l'impression que mon épaule va s'arracher. Surtout quand on essaye le Karnass, le fusil des snipers.

– Tu ne dois pas caler assez la crosse. Regarde.

Farachine prend le long fusil et se met en position, comme lui a appris l'instructeur.

En riant, elles échangent leurs impressions. L'air de rien. Et puis vient le temps de se donner un peu de bon temps. Les armes sont posées contre l'arbre qui les abrite du soleil et des espions du ciel, ces drones ou autres satellites américains, devenus par de géopolitiques accords les yeux de l'armée turque.

Farachine prend un peigne, ôte son cheich à damier noir et blanc et dénoue ses cheveux. Ils descendent jusqu'à la racine du dos, noirs et épais. Elle rejette la tête en arrière et la vague sombre vient mourir sur la main patiente, par assauts réguliers, jusqu'à ce que la surface de l'onde soit aussi lisse qu'un

miroir de jais. Moment de féminité avec les trois camarades qui partagent son bivouac.

Toutes les quatre sont comme les parties réunies du Kurdistan idéal. Syrienne, Irakienne, Turque et Iranienne, Kurdes avant tout, elles se sont retrouvées dans la montagne, les armes à la main. Pour rire, un matin, elles ont profité de leur tour de garde sur le sommet voisin pour se prendre en photo les bras largement écartés, en croix, côte à côte, la tête dans le ciel. Lorsqu'elles évoquent leurs parcours, la volonté d'en finir avec la domination masculine revient sans cesse. Farachine se remémore Diyarbakir, la vieille femme dont la fille s'est fait couper le nez. Elles connaissent des dizaines d'histoires de la sorte, en Turquie comme en Europe. Même en France, les frères et les cousins punissent les filles qui bafouent l'honneur de la famille. Jusqu'au meurtre. Dans la guérilla, la mixité est pourtant la règle. Il y a des hommes autour d'elles. Elles sont jeunes, viennent d'une société où la place de la femme est très limitée, au service du mâle.

Au début de la lutte armée, dans les années 1980, le schéma social s'est reproduit chez les combattants. Mais opiniâtrement,

les femmes en lutte ont fait valoir leur revendication d'être traitées d'égale à égal. Au point même de faire disparaître leur féminité, de devenir plus hommes que les hommes. Prendre toujours plus de risques. Prendre les armes les plus grosses. Être plus braves. Être plus endurantes. Jusqu'au jour où elles comprirent que cela ne suffisait pas et que le but n'était pas de se fondre dans un univers masculin mais de transformer ce dernier en un univers de mixité où la spécificité de chacun soit reconnue. Les femmes ne sont pas des hommes en devenir.

Bien sûr la coexistence dans une telle promiscuité n'est pas sans conséquences. Dans ce mouvement militaire, toute relation autre qu'amicale est totalement prohibée. Au PKK peut-être même plus qu'ailleurs. Des sanctions sévères sont prises envers celles et ceux qui se laissent aller à leurs pulsions. Comment empêcher des jeunes tout juste sortis de leur adolescence de vouloir connaître le plaisir de l'autre ? La société kurde génère la frustration. Au Moyen-Orient comme dans la diaspora européenne, les relations entre garçons et filles sont tellement soumises au poids de la tradition qu'avant le mariage il est quasiment impos-

sible aux femmes de connaître un amour consommé.

Chez les jeunes filles kurdes, la guérilla et son armée de femmes deviennent alors un moyen d'effacer cette sensation d'injustice tout en restant dans les rails de la tradition. Puisqu'il est impossible d'être une femme libre, il faut lutter pour le devenir. Puisqu'il est impossible de goûter aux hommes, eh bien, il faut décider soi-même d'y renoncer. L'esprit de Beritan, toujours. En 1995, elles créent le PAJK, le mouvement des femmes libres du Kurdistan. Non mixte, du groupe de combat jusqu'au comité central, le mouvement est une révolution dans la révolution. C'est une des particularités du PKK. Dans les autres mouvements de guérilla kurde, en Irak notamment, les combattants ne sont que des hommes.

Farachine est l'enfant de ce cheminement idéologique décisif. Masculine au possible avec son BKC qu'elle couve de ses yeux verts, féminine en diable avec son peigne qui lisse sa chevelure. À dix-sept ans, sans trop être certaine d'avoir toujours fait les bons choix, elle s'est engouffrée dans cette lutte armée libératrice, pour son sang, pour son sexe.

6.

10.

**Du piercing à la séance
de gym matinale**

6.

7.

4 heures. Il fait toujours nuit. L'air est frais. Le sol, dur. La tête, lourde. S'élever, c'est déjà la révolution. Se lever, c'est déjà un combat. Dans la guérilla il n'y a pas de place pour l'originalité. En temps de relative paix, les quotidiens se suivent et se ressemblent. Un agenda d'une régularité métronomique. Un enchaînement de séquences orchestrées machinalement rythme les âmes aventureuses qui ont échoué là, les déracinés forcés par les événements, les victimes toujours debout qui ne veulent plus plier. Pour le meilleur. S'en remettre à son organisation, à son commandement, quel autre choix quand on arrive dans des montagnes magnifiques

mais perdues, dans des vallées mythiques mais bombardées ?

Alors Farachine ne se pose plus trop la question quand, s'étirant à l'aube d'une nouvelle vingtaine d'heures de veille qui s'amorce, enfilant son uniforme et chaussant ses Mekap¹, elle s'apprête à courir. Le sport, filles et garçons aiment ça. Sentir l'énergie de leur jeunesse s'écouler dans le corps en mouvement. Car ceux et celles qui sont arrivés jusque-là ont déjà été sélectionnés pour leur aptitude à résister physiquement à la vie rugueuse en pleine nature. Il faut rejoindre le terrain de culture physique. Les petits groupes du commando se rejoignent. Deux, trois, plus quinze. Une vingtaine s'enfonce dans la nuit finissante à la queue leu leu au pas rapide et sûr, foulant des pieds encore gourds les chemins kurdes des pentes des monts Qandil. Le terrain de sport. Une surface comme un stade de foot, aplanie par les éléments. Pas encore défoncée par les bombardiers turcs. Mais ciselée par les foulées répétées des jeunes militants de

1. Marque de chaussures turque dont les modèles à air compensé et de couleur orange équipent tous les guérilleros du PKK.

l'HPG¹, l'armée de défense du peuple kurde, bras militaire du PKK. Deux, quatre, six, les tours s'enchaînent. Les plus faibles se font doubler à plusieurs reprises. Condition physique limitée, vieille blessure que ne veut pas se faire oublier. Même dans le mouvement le plus égalitariste les réalités biologiques s'imposent. Farachine, elle, court devant, parmi les plus rapides. Elle en veut. Vient les pompes, les étirements et les exercices d'assouplissement. Quand elle semble enfin se poser, les lueurs du soleil se précipitent. Il est temps de déjeuner.

- Une cigarette ?
- Merci.
- Tes parents savent que tu fumes ?
- Non... chez moi, je le cachais.

Autre jour, plus tôt encore.

Cette fois, c'est le tour de garde. Il faut partir de nuit, une petite équipe, et gravir le mont le plus proche, jusqu'à son sommet où

1. Après la capture d'Abdullah Öcalan en 1999, le PKK s'est rebaptisé Kongra Gel et son armée, ARGK, est devenue HPG. Le mouvement des femmes s'est appelé PAJ et sa branche militaire propre, YJA-Star.

un poste d'observation camouflé a été installé.

Farachine ne bronche pas. Ne pas tomber, trébucher. Le pas est rapide, c'est encore plus dur que la gym habituelle. Il faut arriver avant le jour. Les drones américains sont là et repèrent tous les mouvements. Être discrets. Pourquoi les sommets ? De là on peut voir venir les avions, de loin, et prévenir les camarades par talkie-walkie. Pour patienter, il y a l'écoute des news du mouvement sur de petites radios toutes ondes, décorées avec minutie. Des portraits collés du leader du mouvement, enfermé en Turquie, seul, sur son île. Farachine aime son air sympathique que lui donnent son sourire et sa moustache. Depuis le début des années 1980, des milliers de personnes ont trouvé la mort dans la guerre qu'il a réveillée. Entre les Kurdes de Turquie et leur autorité nationale, le courant ne passe pas et des millions de familles souffrent de ce dialogue de sourds sanglant. Elle le sait et même le revendique, elle qui est née avec la lutte armée. Alors, sur sa radio, elle n'écoute pas NRJ ni Skyrock. Au Kurdistan, les radios libres n'existent pas. Mais pour communiquer, c'est bien plus sûr que le système de téléphonie satellitaire. Les

satellites sont aux mains de ceux qui ont placé le PKK sur la liste des mouvements terroristes. Entre deux grésillements, les quatre membres de l'équipe refont le monde.

Ruken vient de Hollande. Les cheveux châtain mi-longs noués sous son foulard, elle porte sur son visage des traces de piercing encore visibles. Près de Rotterdam, où elle vivait il y a encore quelques mois, rien ne la distinguait des jeunes femmes de son âge. Rien, si ce n'est une communauté et une famille viscéralement impliquées dans la revendication identitaire kurde. Piercing ou pas, elle aussi a tranché le pas et posé l'attribut pour embrasser la tribu. Sous le soleil levant, en haut des montagnes kurdes, le ciel paraît différent. Même s'il est lourd de menaces, il flotte un sentiment de liberté. Attendre. Dans ces conditions cela peut paraître un plaisir. Mais pour Farachine, l'attente est difficile. Ingrate. La vie de casernement crée souvent l'ennui. Le planning, les exercices enchaînés, la répétition des tâches nécessaires à la survie en zone de tension. Farachine sait, Ruken sait que leur choix est un bouleversement. Elles ont quitté la vie de « banlieusardes occidentales issues

d'une minorité » surtout pour la révolution. Mais la révolution n'est pas si romantique.

Les heures passent au sommet. On entend par échos les tirs d'entraînement des camarades nouvellement arrivés en formation. Entre deux mots, les silences. La pensée s'échappe. Pourquoi tout ça ?

Hiver 2007. 3 heures du matin

Sur le sol, dans la neige, un cercle bleu tremble. Un vrombissement sourd et continu ne laisse aucun doute. Cercle rouge, plus petit, concentrique au possible au premier. Déflagration intense. Jaune. La terre est secouée. L'onde de choc pulvérise les murs de pisé et soulève les toitures de bois et de bâches en plastique des casemates trop près de l'impact pour en réchapper. La couche blanche a réduit les effets dévastateurs de la bombe. Un choc mou, dirait un physicien. Les jeunes recrues du centre de formation ne comptent aucune victime dans leurs rangs. Les bâtiments, bien que détruits, ont protégé leurs hôtes du feu fatal. Bienvenue au PKK. D'autres n'ont pas eu cette chance, car, sans être chirurgicales, ces frappes sont

précises. Même avec leur système de surveillance bien rodé, les femmes et hommes du mouvement rebelle ne peuvent pas toujours échapper aux missiles mortels. L'hôpital, avec ses blessés moins mobiles, a vu disparaître dans ses ruines trois des siens. La nuit, à plusieurs milliers de mètres au-dessus des terres, l'aviation turque ne fait plus de distinctions.

Depuis l'automne, les autorités d'Ankara ont décidé, avec l'aval du Parlement, de répondre à la reprise des attaques contre l'armée au Kurdistan de Turquie par une campagne intense de bombardements de la zone frontalière avec l'Irak où se trouvent les camps de la guérilla. Sur la base de renseignements fournis par les services américains, capables de déceler tout mouvement terrestre humain depuis le ciel stratosphérique, les pilotes de chasse de la République kémaliste pilonnent sans relâche les terres montagneuses du triangle d'or. Les frontières sont invisibles depuis le ciel et bien heureux celui qui peut dire, sans géolocalisation, si l'herbe détruite sera iranienne, irakienne ou turque. Une seule certitude : ce qui restera, quel que soit son état, sera kurde.

*
**

– Je vous demande pardon, j'ai été égoïste aujourd'hui. Je ne vous cacherai pas que les cours d'histoire ne me passionnent pas. Je n'étais pas attentive et j'ai perturbé la séance.

Les quatre autres ne pipent mot. Il est 17 heures ; au garde-à-vous, en cercle, les membres de la *manga*¹ l'écoutent. Dans quelques instants, ils lui répondront par des critiques. Souvent justes, parfois méchantes. Ils font leur *tchémil*². Farachine a découvert cette pratique en Hollande, lors de son recrutement. Elle se souvient, ils étaient une cinquantaine. Tous très concentrés. Venus de France, d'autres pays d'Europe ou juste arrivés du pays et demandeurs d'asile, les garçons et les filles avaient comme elle déjà participé à des stages courts de formation idéologique. Sur un mode clandestin, très discipliné. Excitant pour de jeunes ados un

1. Unité de combat.

2. Séance d'autocritique collective quotidienne utilisée comme méthode de régulation des militants par le PKK. Les informations remontent ainsi par tchémil successifs jusqu'au commandement.

peu paumés comme elle, finalement. Le représentant du parti leur avait dit un jour qu'il les sentait prêts pour aller plus loin. Farachine, comme les autres, avait rédigé un rapport sur sa vie, son passé, sa situation familiale. Ses parents séparés par des centaines de kilomètres, les fugues chez le cousin à Sarcelles quand c'était trop le bordel à la maison. Son caractère emporté. Les bastons avec les garçons au collège à Bagnolet.

– Je m'en veux aussi d'avoir préféré me poser et fumer tranquillement plus tôt dans la journée au lieu d'aider mes camarades à finir de préparer le pain. Besoin de souffler.

Un remerciement ensuite, pour le garçon stoïque en face d'elle depuis le début du *tchémil*, qui a fait preuve d'une grande patience. Et un reproche tout de même, à Ruken, qui n'a pas affiché une grande capacité d'organisation. Crever l'abcès avant qu'il ne gangrène l'équilibre précaire de la fraternité organisée. La dure loi de la vie collective. Se battre pour la liberté en s'enfermant dans un moule. Sans ces séances, les tensions individuelles menaceraient la cohésion du mouvement. Depuis que Farachine est partie de chez elle, ces contraintes sont devenues des balises.

Amazone

Elle trouve bien de se parler, de se forcer à dire les choses, de ne pas garder en soi les vexations, les angoisses ou les joies provoquées par l'autre. Si tous les couples se forçaient tous les jours à se regarder dans les yeux et à s'avouer leurs ressentis, il y aurait moins de malentendus, de séparations à la fin.

Ses parents vivaient en froid quand elle les a quittés. Elle a embrassé la lutte armée. Pour le meilleur, et pour le pire.

11.

L'Académie des femmes libres

Le long du chemin qui mène à la cantine, les militantes défilent avec des cagettes sur les épaules. La logistique livre les denrées pour alimenter le quartier général du mouvement des femmes libres du Kurdistan. Tomates. Concombres. Patates. Riz. Oignons. Soupe. Olives. Pain. Le menu quotidien est loin d'être varié. Du thé, du sucre, du tabac brun, de la viande rarement. Les conditions alimentaires dans les montagnes de la guérilla ne sont pas extraordinaires, c'est le moins que Farachine puisse dire. Il n'y a pas de miracle. Dans ces conditions radicales de subsistance, il faut repenser son rapport à la nourriture. À la nature même. C'est une des clés de la réussite. En Europe, même les plus

démunis pourraient réussir à varier raisonnablement leur alimentation. En Turquie, où elle a passé les premières années de sa vie, c'était aussi possible.

Ici, c'est le retour aux sources, aux origines nomades et frustes des tribus kurdes ancestrales. Sa gamelle, il faut la mériter, aller la chercher. En groupe. Chacun, chacune pour l'autre. Cultiver la terre, apprendre la botanique, redécouvrir les richesses du biotope qui nous entoure. Cette montagne kurde, aussi sévère soit-elle, regorge de ressources. Farachine, comme ses camarades, prépare activement les repas. C'est d'ailleurs un moment de joie. En Europe, il est devenu tendance de préparer son pain soi-même, de cultiver son jardin bio. Dans la guérilla des femmes du PKK, c'est un objectif. Farachine réapprend à vivre. Repartir de zéro. C'est une purge intérieure, un formatage de l'organisme, tellement éprouvant que certains n'y résistent pas. Mais cette vie-là, justement, est une réponse à l'outrance de la vie consumériste imposée en Occident. Ici, forcément, la consommation est réduite à l'essentiel.

Aujourd'hui, c'est la fête. Les camarades ont amené avec eux un mouton. Il est dans un coin, apeuré. Il sait ce qui l'attend. Il est

venu de la vallée. Pour être sacrifié. Cela va être sanglant. Le *masa*¹ aiguisé la lame du *tchako*², prépare le fil tranchant. Il y a un sourire fou sur le visage du *heval*³ qui s'engage dans le rite. Syrien, c'est le spécialiste dans la guérilla. Il raconte toujours cette fois où, encerclé par l'armée turque dans un coin de montagne infertile, avec un troupeau de quelques dizaines de têtes, il a nourri son groupe de guérilleros pendant deux mois uniquement avec la viande des bêtes saignées quotidiennement. D'un coup d'un seul, *zip*, la peau est ouverte et la terre rougit, les arbres pleurent du sang. Vite, retourner, décapiter, pendre, dépecer, éviscérer, rincer, partager... Une bouffée de cigarette. Reprendre. La viande est chaude, le repas sera succulent. Affairés autour du foyer, les femmes de fonction accueillent les morceaux de la bête avec envie. Ce n'est pas tous les jours que l'on prépare du mouton. Plus souvent du poulet, maigre. De la vache, pour ainsi dire jamais.

1. « Aiguiser » en dialecte sorani.

2. « Gros couteau de berger kurde d'Irak » en dialecte sorani.

3. « Camarade ».

Farachine n'en perdra pas une miette. Mais tous ne sont pas carnivores. Chez les femmes du mouvement, le choix du végétarisme est une autre forme de combat. Il faut rompre. Rompre avec la vie d'avant. Rompre avec les habitudes gastronomiques. Un peuple de bergers aime la viande. Il vit par elle. En s'engageant dans l'armée des femmes du PKK, Farachine sait bien qu'elle n'a pas choisi de se battre seulement les armes à la main, mais aussi de tout son être. Pour rompre avec les royaumes, mêmes nains, il faut refuser de poser les couronnes.

Et le bourreau est un roi. Oubliés les codes militaires, de nouveau la tradition l'emporte. Celui qui a tué a droit au cœur, au foie. Seul lui a le pouvoir d'inviter un convive à partager les mets réservés. Crépitent les abats dans la poêle, gigotent les chairs encore palpitantes dans la graisse en ébullition. De l'énergie pure. Il se dit qu'après ça le corps se tonifie et s'énerve, à n'en pouvoir dormir.

Farachine se demande un instant quand viendra le jour où la femme sera le bourreau. Mais ce n'est pas ça qu'elle veut, au fond d'elle-même. Remplacer l'homme pour devenir homme à sa place n'a pas de sens. Son leader, Apo, a théorisé le rôle des

femmes dans la lutte des Kurdes. « Le peuple kurde ne peut se libérer à moitié », assène-t-il. La femme kurde, c'est plus de la moitié du peuple kurde. Sans les femmes, pas de libération. Le chef charismatique en est persuadé, ce sont elles, les femmes, qui porteront le renouveau de ce peuple. Il s'est appuyé sur elles pour fonder son mouvement, à tel point que nombreuses sont celles qui lui vouent un culte sans retenue. Alors, bien que mis à l'index pour terrorisme actif, le PKK trouve sans aucune difficulté de nouvelles recrues. Surtout parmi celles qui sont en rupture avec la société dans laquelle elles vivent, comme Farachine.

Ces nouvelles amazones se réfèrent à l'Histoire selon le dogme apoïste. Le matriarcat, seul système en harmonie avec la nature, symbolise la société kurde originelle, basée en Mésopotamie, dans les bras de l'Euphrate et du Tigre. C'est la colonisation arabe, persane et turque qui imposa le patriarcat. Les femmes dépossédées du pouvoir, le peuple kurde tout entier devint opprimé. Apo l'a écrit, Farachine le lit : « La libération du Kurdistan ne peut ainsi passer que par la libération préalable de la femme, qui devient la clé du mouvement national. Et c'est à la

femme elle-même, dont la faiblesse et la trahison potentielle sont les causes de l'aliénation, qu'il revient d'œuvrer le plus à cette libération : par la transmission de la culture kurde à ses enfants, par la lutte armée et par des actes extraordinaires, à l'image des déesses kurdes de l'âge d'or. Je pense crucial de développer une pensée incluant la dimension féminine qui conduit petit à petit à une idéologie menée d'un point de vue féminin, et à mettre en place une organisation sociale lui correspondant. »

Qandil. Printemps 2007. Début de soirée

Elles sont serrées les unes contre les autres. Sous le regard du Che, fatigué, délavé sur cette affiche clouée sur le pilon de bois qui supporte le toit de la *camelia*¹, le rituel du dîner se termine. L'air est saturé d'humidité, il a plu cet après-midi. Le torrent en contrebas est gros des eaux des montagnes qui bordent le défilé. Le flot ne connaît pas les frontières et elle emmène les tumultes de

1. La cantine.

l'Iran voisin en son sein. Les filles du PAJK n'en ont cure. Se réchauffant comme elles peuvent, elles ont la tête en Turquie ce soir. Le verre de thé sucré bouillant au creux des mains, posées entre les genoux, elles fixent le fond de la salle faite de toiles et de bois au creux des rochers où un vieux tube cathodique leur sert une soupe opérette bien légère après une journée de formation idéologique.

Farachine se repaît sans complexe de ce retour collectif à la civilisation honnie. Ah ! c'est sûr, ce n'est pas très révolutionnaire, comme feuilleton. Des couples se font et se défont, au gré d'une intrigue vaudevillesque usée jusqu'à la corde. L'image d'une Turquie *middle class* tournée vers l'Europe, qui croit au modèle libéral d'une société de consommation en mouvement au profit du plus grand nombre.

Le décalage est grand avec le constat sans répit ressassé lors des entretiens des commissions. Elle qui est venue faire la guerre avec YJA-Star, l'armée autonome des femmes du PKK, contre ceux qui oppriment les femmes, suit le parcours initiatique de toute militante embarquée dans cette lutte sans fin. Elle était partie pour combattre fusil au poing. Mais dans cette guérilla plus vieille qu'elle,

les corps sont soumis aux esprits. Alors Farachine est venue compléter sa formation idéologique au PAJK, quelques semaines.

En attendant, elle est perplexe. Pas facile de transformer concrètement des idées aussi éloignées de la vie réelle. Dans l'armée, c'est plus simple. Tu attaques ceux qui oppriment, tu te défends contre ceux qui tentent de t'empêcher de le faire.

Depuis le matin 6 heures, les échanges ont été intenses. L'exégèse de *Défendre un peuple*, le livre du chef, n'est pas une sinécure. La majorité des activistes ne sont pas des lettrées. Issues de toutes les couches de la population, venues de Turquie, d'Iran, d'Irak et de Syrie, elle n'ont pas toujours eu accès à la plus poussée des éducations. Pour Farachine, qui a connu l'Est anatolien et la banlieue parisienne, l'Europe, l'école a été plus riche. Mais la montagne est devenue son université.

Que ses aînées depuis deux décennies dans la lutte se trompent, elle n'y songe même pas. Elles sont comme des mères, des sœurs. En 1995, elles ont eu le courage de dire à leurs compagnons médusés qu'elles faisaient un choix. Le choix d'exister momentanément sans eux, de prendre au pied de la

lettre les recommandations d'Apo. D'abord militaire, cette autonomie s'est rapidement étendue aux idées. Les dirigeantes du PAJK ont de la bouteille. Étudiantes politisées en Turquie, elles ont fait de la prison, se sont enfuies en Suède ou en Allemagne et sont revenues se battre. Si l'Orient voile les femmes, l'Occident les dénude et se sert de leur corps pour favoriser le commerce. La société marchande s'appuie sur la bestialité des hommes. Les hommes aiment faire la guerre. Les femmes la subissent. Elles ont repensé à leurs sœurs, leurs mères, leurs cousines, battues ou persécutées parce que femmes. Elles ont redéfini les relations qui devraient idéalement exister entre elles et les hommes, pour leur permettre de construire, ensemble, un avenir radieux.

Mais si eux ne changent pas, cela ne servira à rien. Elles ont donc aussi décidé de les rééduquer. Ainsi, pendant plusieurs mois, des volontaires sélectionnés sur lettres de motivation viennent dans leur sanctuaire y apprendre ce que sont les femmes, afin de mieux les comprendre et de réapprendre à vivre avec elles. Car des hommes, il en faut quand même. Comme Sehrat.

Quand Farachine l'a rencontré, il était courbé sur le générateur de la conduite forcée du barrage hydroélectrique servant à alimenter le camp en énergie. Ce n'est pas parce qu'il avait été rééduqué qu'il avait oublié ses autres compétences. Et les dirigeantes du PAJK n'ont pas rechigné à le garder comme responsable technique. Sehrat est ukrainien. Dans son pays natal, il a entendu parler du PKK et de sa lutte armée. Mercenaire aguerri en Tchétchénie, il adhère aux thèses révolutionnaires de la guérilla kurde. Lorsqu'il l'a rejointe, comme volontaire international, il découvre les filles du mouvement et leurs drôles d'idées. Leur analyse de la violence masculine, des rapports de domination liés aux systèmes politiques et religieux le convainc de rester parmi elles pour les soutenir comme il peut.

Pour Farachine, ce n'est pas simple de saisir au fin fond d'une montagne les analyses critiques du marxisme, du nationalisme, les raisons de leur échec et la nécessité de produire une alternative. De l'inventer. Pour elle, le capitalisme n'a pas non plus libéré la femme. Elle milite pour une démocratie écologique.

Le sanctuaire des femmes du PAJK, leur académie, est un laboratoire de réflexion en ébullition. Le discours se veut universel. Les militantes qui dirigent le mouvement des femmes veulent casser les chaînes attachées à leurs membres par leurs propres parents. Elles sont persuadées que toutes les femmes du monde, puis les hommes, apprendront de leurs avancées.

Farachine est perdue dans ses pensées devant la télévision. Elle se remémore l'atelier de l'après-midi, auquel participait cet autre garçon. Un soldat turc, déserteur, militant de gauche. La camarade qui menait l'exercice avait du mal à lui faire comprendre l'importance du toucher dans un échange entre deux personnes. Il avait l'air empoté. Ne rien dire et toutefois tenter de faire passer une émotion à l'autre semblait provoquer chez lui le même effet qu'un exercice de traduction d'un discours en népalais prononcé par un bègue. Pas sorcier pourtant de prendre le pouls de son partenaire, en écoutant de la musique douce, et de ressentir ses vibrations, les pulsations de son cœur, sa tension intérieure. La peau, sèche ou légèrement mouillée. Être à l'écoute. Pour un homme, visiblement, ce n'est pas simple de

Amazone

remplacer la parole comme moyen de communication. Mais au rythme de six heures par jour pendant huit mois, il serait quand même troublant qu'il ne réussisse pas à modifier la nature des relations qu'il entretient avec ses égales. Sehrat y est bien parvenu, lui.

Farachine trouve tout de même dur cette conceptualisation perpétuelle de son rapport à l'autre. Elle s'y perd. Ses intuitions sont souvent remises en cause. Sa spontanéité en souffre. Mais elle veut y croire, au temps des femmes et des hommes sans domination. Si dans le monde des gens se sont arrêtés de chercher, pourquoi la solution ne viendrait-elle pas des montagnes du Kurdistan, des femmes libres du PAJK ?

12.

**L'Occident n'est pas
un modèle**

Cela fait des heures que Farachine a quitté l'Académie. Le soleil est haut dans le ciel. Elle a pu bénéficier d'une place dans un pick-up blanc du mouvement sur quelques kilomètres. Les navettes de Qandil. Mais ce ne sont pas des lignes fixes. Elle s'est donc rapidement retrouvée à nouveau seule, sur la piste, avec son paquetage et son arme sur le dos pour rejoindre sa nouvelle affectation.

Le cheval est hautain, d'un blanc immaculé. Il galope entre les arbres clairsemés sur ce plateau caché, adossé au flanc d'une falaise vertigineuse. Le contraste est saisissant. Cette image fantastique la fige un instant. Elle ne voit pas immédiatement les cahutes à demi enterrées, les yeux embués par la coulée de

sueur qui lui ruisselle sur le front. Pourtant, son cheich sur les cheveux, c'est une de ses multiples fonctions, lui protège le crâne du soleil assassin.

La pente pour atteindre ce plateau entre deux cols est si raide que ses pieds, même éduqués par les heures de marche au travers des défilés, tirent sur ses jambes, que ses muscles défoncent les moindres recoins de ses Mekap. C'est là que se situe le camp de base du mouvement de la jeunesse du parti. Elle dépose son arme contre un tronc en saluant ses camarades assis autour d'une table de camping, jouant aux échecs, écoutant les dernières nouvelles. Elle doit rejoindre son unité de combat plus au nord. Mais cela prend plusieurs jours. Depuis 2006, les opérations en Turquie ont repris. La tension est remontée brutalement. Maintenant qu'elle a pris des responsabilités, elle peut se déplacer seule. Accroupie près du point d'eau, à l'ombre des arbres, elle mouille son visage d'un geste rapide. L'eau glacée lui procure une sensation d'intense soulagement. S'ensuivent le thé et l'échange de politesses habituel. Cela fait à peine deux minutes qu'elle est assise qu'elle entend parler français.

– Quelles sont les conséquences de mai 68 sur le capitalisme, selon toi ?

La question la surprend. Un peu plus loin, de jeunes cadres du mouvement de la jeunesse venus dans les montagnes pour une session de formation idéologique interrogent un journaliste de passage, français. Rubar anime le débat. Il vient tout juste d'arriver d'Istanbul. Étudiant à Sciences-Po, il vit clandestinement depuis sa dernière arrestation lors d'une manifestation contre les conditions de captivité d'Apo, sur son île prison d'Imrali. Il est handicapé de la jambe droite, ses rêves de devenir un combattant de la liberté se sont évanouis. Mais, la tête bien faite, il met à profit son parcours universitaire pour faire avancer les idées au sein du parti. C'est la nouvelle génération. Plus internationaliste. Le marxisme-léninisme des débuts, les revendications nationalistes kurdes, les velléités de séparatisme en Turquie, toutes les bases théoriques du mouvement lancé bientôt trente ans auparavant sont repensées. Bien sûr l'allégeance au chef incarcéré est totale. Relent de stalinisme, de culte de la personnalité. Passé dénoncé mais assumé. Internet est aussi passé par là pour ouvrir les idéologues kurdes du PKK au

monde des luttes contre le capital. Non sans heurts.

Farachine ne saisit pas le quart du tiers de ce qui se dit, mais tous les noms de philosophes ou de sociologues cités lui inspirent le respect. Visiblement, les intellos du mouvement transpirent aussi. Rubar assène :

– Si en Occident mai 68 a permis de repenser les rapports sociaux, il est aujourd'hui clair que cela n'a pas permis de dépasser le libéralisme. Au contraire, l'individu libéré, recentré sur ses besoins, semble avoir perdu la notion du collectif. Les plus forts ont su s'émanciper. Les autres payent aujourd'hui l'addition d'un libertarisme droitier débridé.

Silence.

– Le combat prolétarien instrumentalisé par les enfants de la bourgeoisie en crise a été dévoyé et perverti par le réformisme.

Re-silence.

Il y a de quoi se prendre la tête. Les jeunes penseurs du PKK refont le monde du fond de leur purgatoire. Inspirés par les lectures de Murray Bookchin, le fondateur de l'écologie sociale, les philosophes en treillis se réfèrent aussi bien à Deleuze, Foucault ou Bourdieu pour tenter d'expliquer ce qu'ils

considèrent comme l'échec des sociétés capitalistes occidentales. Et de mettre tout ça en perspective avec les analyses de leur maître Apo, auteur prolifique qui prétend avoir dépassé les philosophes existants. Et propose une solution kurde et orientale à son peuple et à la Terre entière pour créer une alternative à la société de consommation libérale. Il faut dire que le problème qu'ils se donnent à résoudre n'est pas mince. C'est en effet complexe de mêler dans une même lutte des objectifs aussi distincts que la reconnaissance de son identité culturelle, le choix d'un cadre économique différent du modèle ambiant, la refonte de la cellule familiale et de l'organisation sociale.

Farachine, qui connaît la France, conçoit bien qu'en fonction de là où on habite les solutions ne peuvent être les mêmes. En France, elle a vu de jeunes immigrés sans repères se réfugier dans la religion, des mendiants devant des magasins pleins à craquer, des familles explosées, des vieux tout seuls, la montée du racisme, l'absence de rêves chez ses copains d'école. Peu se politisaient. Farachine se sent dépassée. Même si chez les femmes du mouvement la formation idéologique est particulièrement importante, à son

Amazone

niveau, elle n'a pas l'habitude de débattre d'autant de sujets simultanément.

De manière plus prosaïque elle propose de rejoindre le terrain de volley. Comme dans toutes les places tenues par le PKK dans le nord de l'Irak, il y a un lieu pour s'adonner quotidiennement à ce sport d'équipe. Et Farachine n'est pas manchote à ce jeu-là. Sur terrain accidenté, c'est un sport de haut niveau, le volley-ball. Les armes posées en fagot au pied du filet, les dix guérilleros se déchaînent. Elle fait un bond spectaculaire et d'un smash puissant pulvérise la défense adverse. Cris de joie. Elle est la reine. N'en déplaise à Antonio Negri, son *Empire* à elle, ce sont les montagnes qui s'étendent de la Perse antique aux ruines de Ninive, du mont Ararat au Nemrut Dagi. Au cœur de ces paysages mythiques, Farachine est chez elle, quel que soit le système politico-économique en place et les hommes qui l'entourent.

13.

La mort vient du ciel

100

100

100

S'il doit y avoir la guerre, qu'elle ait lieu de mon temps afin que mon enfant puisse connaître la paix.

Thomas Paine

Erbil. Irak. Décembre 2007

- Allô, j'écoute.
- Ils ont recommencé.

C'est Ahmed Danes qui parle. Il est le porte-parole du PKK, son « ministre » des Affaires étrangères. À l'autre bout du fil, Schwan, le correspondant kurde anglophone de l'AFP, basé à Erbil, au nord de l'Irak, capitale de la partie kurde.

- Depuis plusieurs jours les artilleurs iraniens et l'aviation turque ont repris leur tirs

sur nos positions. Mais il y a des dégâts dans les villages. L'hôpital a été détruit. Une école aussi. Les gens fuient.

– Et dans vos rangs ?

– Nous n'avons pas encore le bilan. Il y a des blessés. Mais nous étions préparés. Ces attaques ne riment à rien. Les Turcs et les Iraniens tentent de semer la zizanie chez les Kurdes et de nous couper de nos frères irakiens. Ce n'est pas comme ça qu'ils régleront la question kurde. Et tant qu'ils continueront de persécuter les militants démocratiques kurdes dans leur pays, nous continuerons de les défendre et de nous battre.

Schwan, journaliste expérimenté, rompu aux techniques de propagande des mouvements politico-militaires, remercie son illustre interlocuteur. Il allume une cigarette. La fréquence des attaques s'accélère. Il connaît bien le discours du PKK : fini la lutte nationaliste, la revendication d'un grand Kurdistan. Dans chaque pays où vivent les Kurdes, ces derniers porteront grâce au parti une alternative démocratique adaptée. Pour mettre fin à la théocratie en Iran, à l'autocratie en Syrie, à la dictature de l'armée dans

la République turque et à la corruption au Kurdistan d'Irak.

Il repose sa cigarette. Il vient de finir sa dépêche sur les récentes déclarations d'intention des dirigeants kurdes irakiens de développer et d'améliorer le dialogue avec la Turquie voisine. Seulement, ces derniers semblent pris en étau. Au sud, les Arabes se montrent de plus en plus réticents à satisfaire leurs velléités sur les zones pétrolifères de Kirkuk, pourtant historiquement kurdes. Les Iraniens à l'est, les Turcs au nord ne voient pas non plus d'un bon œil cette émancipation économique du Kurdistan autonome. Alors la présence des bases arrière du PKK est un bon prétexte pour faire pression. Ces Turcs et ces Iraniens qui deviennent alliés de circonstance, c'est le mariage de la carpe et du lapin.

Qandil. Irak. Mars 2008

Ce n'est pas la première attaque de ce genre. Bien entraînées, les amazones du PAJK sont conscientes des menaces qui viennent du ciel. Elles sont préparées. Plusieurs fois déjà leur centre nerveux a été visé

et détruit. Et plusieurs fois elles ont tout reconstruit.

Six. Elles sont six endormies au fond de la grotte. La poussière vole encore au-dessus de leurs visages fatigués. Le silence est trompeur. Les écrans des ordinateurs tout proches sont noirs. Elles sont serrées les unes contre les autres, il fait froid. Le ruissellement de l'eau dans la grande salle sous la montagne rafraîchit l'atmosphère d'autant plus que le feu s'est éteint. Il ne doit pas faire plus de dix degrés. Elles ont eu les images de l'attaque, de la furie des bombes, de l'incendie ravageur. Tant d'heures de labeur à monter les murs de pierre, à installer les équipements, réduits à néant par la mitraille. Tant de jours d'efforts à mettre en place un lieu de vie propice à la vie collective et intense d'une troupe militaire et politique. Annihilés. Dès les premières déflagrations, tout le monde est parti en zone sûre. Pas elles. Montrer cela, c'est leur devoir. Leurs vidéoscopes sont leurs armes d'information massive. Eux aussi sont éteints.

Elles sont mortes. Enfumées. Comme la fouine dans son terrier. Les Iraniens et les Turcs ont durant six jours pilonné le sanctuaire du PAJK, le centre idéologique des

Dans la montagne

amazones kurdes. Sans répit, ils ont tout détruit, du centre logistique au terrain de volley, de la cantine à la salle de presse. Sauf la grotte, indestructible, bunker de rocher au cœur de la falaise. Deux trous dans le flanc, deux issues noircies par les flammes, piquetées du blanc des impacts violents des débris de pierre et de bois propulsés par les ondes de choc.

Plus haut, il sourit encore. Le portrait d'Öcalan, peint sur la falaise, contemple impuissant le spectacle de désolation. Elles ont cru trouver refuge en son sein. Mais elles ont été piégées. L'air ne s'est plus renouvelé dans la cavité qui les protégeait des bombes et des missiles, surchargé de poudre et de poussière. Impossible de ressortir. Des heures durant, elles n'ont pu que se rendre compte de la fin inéluctable qui les attendait, dans le tonnerre des explosions. L'enfer sur terre. Elles auraient pu quitter à temps le site, comme les autres. Mais non. Rester et témoigner. C'était leur mission. Elles en ont payé le prix fort.

Frontière turco-irakienne. Octobre 2008

Depuis quelque temps déjà, Farachine sent que le ciel se couvre. Après la guerre des Américains, en 2003, les relations entre les différentes parties du Kurdistan se sont rapidement transformées. Les frères kurdes d'Irak, avec leurs deux présidents, Massoud et Jalal¹, ont obtenu pour leur peuple plus que l'Histoire ne leur avait jamais accordé. Les Kurdes d'Irak sont désormais maîtres chez eux. Ils gèrent l'économie, la santé et la sécurité, avec les millions de dollars de la manne pétrolière, des taxes douanières avec la Turquie et l'Iran, et les investissements étrangers. En 2008, le leader mondial du ciment, le français Lafarge, y a pris le contrôle de la plus grosse usine de ciment d'Irak, en prévision de la reconstruction du pays. Même si Bush n'était pas le *right guy*, c'était impossible pour le PKK de ne pas être favorable à l'intervention. Saddam Hussein était un tyran génocidaire. Le peuple kurde n'aurait pas compris que ceux qui luttent au

1. Massoud Barzani, président du Parti démocratique du Kurdistan, et Jalal Talabani, président irakien en fonction, dirigeant de l'Union patriotique du Kurdistan.

nom de sa défense depuis si longtemps s'opposent à l'écrasement de l'autocratie baassiste. Mais pour le parti, cela a été compliqué à gérer. Les Américains, ce sont les alliés des Turcs aussi. Ils leur donnent les positions des troupes rebelles dans les montagnes, grâce à leurs satellites. Comment peut-on avoir deux alliés ennemis dans la même zone géographique ? Le PKK en guerre contre l'armée turque, alliée des Américains, qui soutiennent le gouvernement régional kurde autonome d'Irak, qui laisse au PKK la jouissance de sa zone frontalière avec l'Iran et la Turquie ! Jusqu'à quand ?

Farachine se presse sur le chemin. La Turquie est si proche. Dans la file indienne, tout le monde se tait. L'attaque a été minutieusement préparée. Des dizaines de camarades convergent vers les différents points. Les kilos de munitions et de grenades pèsent sur les épaules. La caserne de l'armée turque est située entre deux sommets, sur un promontoire rocheux. Les commandants de l'HPG ont prévu des frappes simultanées d'est en ouest, au lance-roquettes. Des unités mobiles attaqueront à la grenade les contours du village fortifié. Armée de son BKC, Farachine

arrosera le terrain d'action pour empêcher les troupes ennemies de se déplacer entre les explosions. Plusieurs dizaines de groupes apparaissent comme par magie de tous les coins de la montagne.

Impossible de connaître le nombre exact de militants encore en action. Depuis la reprise des raids il y a deux ans, les activistes se sont dispersés de la frontière iranienne en Irak à la limite du Kurdistan Nord en Turquie. Isolés mais connectés, toujours mobiles, les guérilleros de la branche armée du PKK ne sont pas encore terrassés. Les autorités turques sont déchirées par un conflit politique interne, opposant le gouvernement islamiste modéré et les généraux de l'armée. Le règlement pacifique de la question kurde est sans cesse freiné par les fins de non-recevoir envoyées par les militaires aux propositions de dialogue entre belligérants des autorités civiles ou des rebelles. La population turque est exténuée de cette guerre qu'elle ne comprend pas, plus préoccupée par la crise économique, l'entrée dans l'Europe, la gestion de sa laïcité. Les Kurdes eux-mêmes voudraient retrouver la paix, et enfin voir se reposer les armes. Mais que faire face à un État qui joue double jeu ?

Avancée politique puis répression violente. Que faire des combattants sans amnistie négociée, comme en Afrique du Sud à la chute de l'apartheid ? Apo, le chef du PKK, se verrait bien dans le rôle du Mandela de Turquie. Farachine appuie au signal convenu sur la détente. À cet instant, allongée sur la terre rugueuse recouvrant à peine les saillies de pierre du piton sur lequel elle a installé son *machin gun*, elle repense à ce moment, quelques jours auparavant, quand elle a quitté le camp du mouvement des jeunes apoïstes.

– *Gülücülüs !*

– *Zerkeftin !*¹

Sous les applaudissements des militants alignés sur le terrain de volley, et après de fraternelles poignées de main et embrassades, Farachine les a laissés, angoissés de savoir que de nouveau leur amie de la branche militaire allait connaître le feu du combat. Eux, ils retourneront bientôt dans les villes de

1. « À bientôt ! – Succès pour toi ! » Dans la guérilla, le rite de départ est toujours le même : les hôtes saluent ceux qui partent et leur souhaitent bonne chance, comme un encouragement.

Turquie et d'Europe porter la parole politique, animer les débats et les actions civiles, éduquer les femmes.

Son combat, c'est aussi la défense de ceux qui viennent penser l'alternative, le renouveau politique. C'est interdit en Turquie. Si la situation n'a rien de comparable avec celle des années 1970, il est toujours dangereux, dans la péninsule anatolienne, de s'opposer au système politique établi. Depuis l'Europe, c'est compliqué. Le PKK est considéré comme terroriste par les principaux États¹. Les leaders ne peuvent donc avoir confiance dans les gouvernements occidentaux pour les laisser s'opposer aussi frontalement à l'État turc. Mais aussi aux États syrien, irakien et iranien. Apo a été lâché par l'Europe et c'est pour ça que les Services secrets turcs ont pu l'arrêter à Nairobi, au Kenya, le 15 février 1999, alors qu'il avait été forcé de partir d'Italie.

Des heures déjà que Farachine canarde le camp en contrebas. Les bâtiments ont pris

1. Le 15 janvier 2009, le tribunal de première instance de la Cour européenne de justice (CEJ) a ordonné le retrait du PKK de la liste européenne des organisations terroristes.

feu et dans la nuit qui tombe les balles tra-cent des paraboles orange dans les airs enfumés. Ses mains lui font mal, ses oreilles bourdonnent. Elle a soif. Les commandants ont réussi l'attaque idéale. Les adversaires n'ont rien pu faire, encerclés totalement. Combien sont morts ? Des amis ? C'est terrible, la guerre. Une jeune femme kurde née en Turquie, parlant le français appris dans la banlieue de Paris, dans la fleur de l'âge, allongée sur un rocher irakien fait cracher à une mitrailleuse probablement achetée en Transnistrie son venin mortel sur des jeunes hommes turcs.

À ses côtés, une camarade est collée au viseur de son Caméscope digital. Les images de cette attaque serviront à démentir l'anéantissement du système organisationnel du mouvement après la dernière attaque aérienne. Tout est filmé. Les responsables du PKK connaissent l'importance de la propagande, mais face aux agences de presse ultra efficaces turques, leurs médias ne se comptent que sur les doigts d'une main. L'enjeu est capital pour le mouvement. Il tire ses ressources en grande partie des dons de la diaspora, dont une partie de la jeunesse s'engage dans la lutte. Il se doit de les informer.

Amazone

– Vous croyez que les médias parleront de notre attaque ?

Appuyée contre un arbre, Farachine regarde le ciel. Elle a tout donné. Elle est exténuée. À ses côtés deux *hevals*, les camarades, fument consciencieusement leur tabac brun. Leurs kalachnikovs sont à terre. Ils ne se posent pas cette question.

– Peu importe. Nous ne faisons pas la guerre pour les médias.

– Mais si personne ne dit comment nous nous battons, pour quoi, pour qui...

Elle pense à sa mère. À ses frères. À son père. Parfois, elle regrette de les avoir quittés.

14.

L'impossible retour

1.

Ses traits ont minci. Mais l'énergie est toujours là. Aujourd'hui elle a vingt ans. C'est le Newroz, le Nouvel An kurde. Déjà plus de quatre ans qu'elle est dans la montagne, au nord de l'Irak. Toujours entière. Elle touche du bois. Pourquoi faudrait-il qu'il en soit autrement ? Farachine a vu tomber des camarades. Elle a cru y rester. Mais non. Elle est irrémédiablement là. Debout. Dans ses montagnes adorées. Le leader chéri, Apo, lui, est toujours emprisonné à vie, dans son île détestée. De sa prison, par ses avocats, sous le contrôle des Services secrets turcs, il continue tout de même de donner son avis sur la ligne à suivre. Le PKK n'a cessé, depuis 1999, de se restructurer, de changer de nom,

de stratégie, de leaders opérationnels. En Europe, en Turquie, dans le maquis, les évolutions et les révolutions.

Farachine vient de poser avec Duran Kalkan, un des trois dirigeants du PKK, le financier. Avec Murat Karayilan, le militaire, et Cemil Bayik, le politique, ils orchestrent depuis leurs montagnes de Qandil le mouvement rebelle. Farachine ne connaît pas les détails de l'histoire, mais elle sait qu'ils sont les chefs. Elle fera envoyer la photo à ses parents, avec une petite lettre. L'organisation, grâce à ses connexions en Europe, lui a fait remonter des nouvelles de sa famille. Elle sait sa mère angoissée et diabétique. Farachine s'inquiète. Pourra-t-elle la revoir ? Avant la reprise revendiquée des hostilités, en 2006, la situation était plus paisible à Qandil, et des familles pouvaient de temps en temps rendre visite aux combattants. Les contacts de la guérilla avec le monde civil sont compliqués mais ils existent. Lors des cessez-le-feu, les portes du Sud s'entrouvrent.

Le PKK a des interlocuteurs dans toutes les parties de l'échiquier géopolitique, aussi bien en Europe qu'au Moyen-Orient. Dans les partis kurdes d'Irak, qui contrôlent le

nord du pays, des représentants ont des contacts diplomatiques réguliers avec la hiérarchie du mouvement. Comme avec les autorités turques. Dans un souci de préserver la fragile zone de calme qu'ils ont su créer chez eux depuis 2003, malgré le déchaînement de violence dans le reste du pays, les dirigeants du Kurdistan Sud s'efforcent de trouver une solution à l'épineuse présence des partisans du PKK sur leur territoire, qui, de fait, leur sert de base de repli quand ils opèrent en Turquie. D'un côté, les chefs kurdes d'Irak doivent ménager Ankara qui se fait de plus en plus pressante et viole allègrement le territoire aérien irakien. De l'autre, ils doivent entendre leurs citoyens pour qui ces intrusions turques sont difficilement acceptables, et selon qui le PKK a plutôt bonne réputation. À Souleymanieh, Dohuk ou Erbil, les trois grandes villes de la région, des Kurdes d'Irak se sont même regroupés dans le Parti de la solution démocratique du Kurdistan (PCDK), aux thèses proches de celles diffusées par la branche politique du mouvement rebelle. Ce parti dénonce la corruption et les inégalités dans la répartition des richesses qui coulent désormais à flots dans les caisses du gouvernement

régional. La démocratie locale encore balbutiante ne leur donne que peu de protection, et leurs représentants sont victimes d'ostracisme, quand ce n'est pas plus. Chez les femmes, YJA-Star a fait des émules, à tel point que l'UPK de Jela Talabani a intégré dans son dispositif militaire des branches féminines actives. Dans les associations de défense des droits des femmes, le combat des militantes du parti d'Öcalan a boosté l'idée que des femmes kurdes pouvaient se prendre en charge, tenir tête aux hommes.

Grâce à ce maillage informel de sympathisants, Farachine sait que si elle décide de quitter la montagne, un jour, elle trouvera refuge en Irak sans trop de problème. De nombreux militants et militantes ont déjà fait ce choix. Elle le sait. Ils étaient blessés, fatigués ou bien démotivés. Mais quitter le PKK est angoissant. Le régime fermé des débuts du parti a laissé place à une plus grande tolérance pour ceux qui jettent l'éponge. On ne sort plus systématiquement les pieds devant. Celles et ceux qui ont passé des années dans les montagnes sont souvent déconnectés de la société réelle. Au Kurdistan, en l'espace de trente ans, tout a changé. Il est heureusement arrivé à Fara-

chine de pouvoir aller incognito dans les villes kurdes irakiennes. Elle s'est rendu compte chaque fois de la vitesse de mutation de la région. Et puis il y a ce camp de réfugiés de familles kurdes de Turquie, près de Mossoul.

Le camp de Makhmur. En plein désert, le paradis des scorpions. Glacé l'hiver. Une fournaise en été. Près de dix mille personnes y sont regroupées, qui ont fui la répression impitoyable de l'armée turque au début des années 1990. Coupables, les familles, pour leurs fils et leurs filles partis dans les montagnes de la guérilla. Leurs villages totalement rasés par les soldats. Elles ont décidé de passer la frontière, de quitter la Turquie et de se réfugier en Irak, poursuivies sans relâche. C'est naturellement vers ce camp qu'ont été envoyés les enfants des montagnes. C'est comme ça que Farachine en a entendu parler, même si le sujet est totalement tabou. Au PKK, les relations amoureuses sont formellement prohibées, pour des raisons complexes de discipline. Mais l'être humain ne se refait pas, et des idylles ont existé. L'estime réciproque, l'admiration, l'envie de partager, les rêves en commun, l'espoir d'une vie meilleure, la complicité

dans le combat : que faut-il de plus pour former un couple ? Les militantes du PAJK ont théorisé sur la nécessité de former l'homme kurde nouveau avant de reconsidérer une société mixte. Mais ce n'est pas toujours simple de surmonter ses pulsions. Au début, le parti répondait de façon odieuse et brutale et ne pardonnait aucun écart. Puis les amoureux potentiels repérés étaient éloignés géographiquement, pour éviter les passages à l'acte. Et quand vraiment il était impossible d'éteindre les feux du désir et que, faute de contraception, des enfants venaient au monde, décision fut prise de les écarter des zones de combat.

Été 2008

Complexes, les relations amoureuses au Kurdistan. Les années de lutte ont permis de faire bouger les lignes. Pas assez. Dans le salon, assis sur le tapis, les trois hommes ont l'air grave. Originaires de Mossoul, ils sont décomposés. Farachine est un peu à l'écart. En transit vers l'ouest, son petit groupe a fait une halte chez cet ami irakien. Il reçoit de la famille venue de Diyarbakir. Perdu au

milieu de la petite ville, le lieu est sûr. Ce sont ses frères qui viennent d'arriver et de lui apprendre la nouvelle. Doha Khalil, une jeune fille âgée de dix-sept ans, a été lapidée à Bashiqa, près de Mossoul. Cet assassinat a été commis par les hommes de son clan appartenant à la communauté religieuse Yézidi¹. Tous ici le sont. La jeune fille a été condamnée par sa famille parce qu'elle aimait un jeune Arabe issu de la communauté musulmane. La lapidation a été commise en pleine journée sans que la police pourtant présente intervienne. Les images circulent déjà sur Internet.

– Tu te rends compte ? ! Des salauds ont filmé la scène avec leurs téléphones portables ! Ils lui ont explosé le crâne avec un parpaing, et les autres, ils n'ont pas bronché, ils ont filmé !

L'homme s'effondre en larmes. Farachine retient les siennes. Dix-sept ans. C'est trop jeune pour mourir. C'est pour ça qu'elle se bat. Pour empêcher que l'hécatombe se

1. La communauté Yézidi est basée principalement au nord de l'Irak et en Anatolie. Ses membres sont souvent considérés comme les premiers Kurdes. Leur religion est antérieure aux religions monothéistes.

poursuive. Le Net, c'est génial pour communiquer. Mais voilà aussi à quoi ça sert. L'horreur. Elle qui vient de France se rappelle la nouvelle, cinq ans auparavant, qui avait ému tout le pays. Sohane, dix-huit ans, retrouvée brûlée vive dans un local à poubelles de Vitry-sur-Seine. Son ex-petit ami n'avait pas supporté d'être éconduit. Ça aurait pu être elle. Farachine fulmine. Des associations s'étaient aussitôt créées pour décider de ne pas en rester là. Ni pute ni soumise. Elle, elle était déjà sur les rails de la lutte identitaire. Sinon, elle y serait sûrement allée. Des associations, une autre manière de se battre. En Turquie, en Irak, en Europe, ces groupes de filles actives font un sacré boulot, se dit-elle. Lors de sa dernière rencontre avec une des responsables du PAJK, elle a pu entendre combien, même en Turquie, les choses avaient bien avancé. Ce qui l'avait confortée dans sa mission de guérillera. Le combat des amazones a redonné confiance en elles aux femmes kurdes.

Dans le salon, les distinctions entre les convives n'existent plus. Dans la douleur de l'empathie, il n'y a plus de Yézidi, de guérillera ni de Kurde d'Irak ou de Turquie. Tous sont outrés de ce qu'ils viennent d'entendre.

Ils sont de fervents défenseurs de la culture kurde. Mais pas celle qui assassine les enfants. Les Yézidis traditionalistes ont un code de l'honneur encore plus strict que les autres Kurdes. On ne peut être Yézidi que par ses deux parents. Alors quand une femme part avec un homme d'une autre communauté, elle met en péril l'existence même de la sienne. Plus modernes, les invités de Turquie évoquent la situation dans la capitale du Kurdistan Nord. Farachine n'en perd pas une miette. Jusqu'en 1999, la répression dans les villages a fait s'agglutiner des milliers de personnes dans les faubourgs de la ville. C'est vite devenu très dur pour les femmes. Ne parlant que le kurde, sans métier, elles se sont retrouvées piégées dans ce milieu urbain inhospitalier, où seule la langue turque était officiellement tolérée. La présence policière renforcée a vu de nouveaux types de violence apparaître. Farachine se remémore cette vieille femme en pleurs, chez son cousin. La violence physique au sein des familles, la pratique des échanges d'enfants, le mariage des jeunes filles à des hommes âgés : le Kurdistan est vingt ans en arrière au niveau du droit des femmes par

rapport au reste du pays, à cause de la répression et des déplacements de population. Les associations de militantes féministes, sur les traces de la députée Leyla Zana, mais aussi de femmes progressistes turques d'Ankara ou d'Istanbul, ont alors mis en place des moyens pratiques pour soutenir les femmes isolées. Lignes téléphoniques d'urgence. Sexualité, droit, violence domestique, féminisme sont abordés. Maintenant, dans les rues, les femmes sortent sans leurs maris, manifestent. Des ateliers d'alphabétisation permettent aux plus jeunes comme aux plus âgées des remises à niveau. Dans les quartiers pauvres, des laveries doublées de crèches ont été installées afin de permettre aux mères de confier leurs nombreux enfants pour gagner du temps sur la lessive et ainsi s'occuper d'elles. Des femmes de Diyarbakir ouvrent des microcommerces, créent de petits ateliers. À Mardin, d'autres se lancent dans la production de vin.

Farachine est ravie. Elle entend que son pays évolue dans le bon sens. Elle aimerait poser son fusil-mitrailleur et rejoindre ces activistes du quotidien. Retrouver une vie normale. Qui sait, un jour peut-être pourra-t-elle y retourner fêter Newroz ? Pas main-

tenant. Le gouvernement turc, sous la houlette des généraux, refuse toute idée d'amnistie généralisée pour celles et ceux qui sont allés se battre dans la montagne. Des plans ont été proposés, pour une fin négociée de la lutte armée. De nombreux points ont abouti. Il est désormais possible de parler le kurde en Turquie sans être systématiquement taxé de séparatisme et emprisonné. La peine de mort a été abolie. Sous la pression de l'Europe, la question des droits de l'homme est devenue centrale. Mais en ce qui concerne le PKK, c'est l'impasse, le blocage. Les gouvernants turcs refusent toute idée de compromis. Ce qui rend impossible le retour à la maison des milliers de combattants. Et ce qui a causé, Farachine en est sûre, le regain des attaques après 2006. À croire que faire la guerre au PKK est utile aux généraux turcs. Il faut dire qu'avec leur armée de plus de un million d'hommes, la deuxième de l'OTAN après celle des États-Unis, pour un budget annuel de près de 10 milliards d'euros, la fin de la guerre au Kurdistan signifierait une baisse significative de crédits. Argent qui serait fort utile à la reconstruction du Kurdistan et au développement économique de la région. La

famille de Diyarbakir est décidément passionnante. Toute la soirée, les discussions sur l'avenir du pays s'enchaînent. Farachine apprend qu'ils étaient justement présents, ce printemps, au Newroz.

– Tu aurais vu ça ! Nous étions des centaines de milliers ! Les femmes avaient mis leurs plus belles robes. Les drapeaux blancs avec le portrait d'Apo claquaient au vent. C'est interdit, mais que pouvait faire la police devant tant de monde ? Quel parcours depuis 2000, quand pour la première fois ils nous ont autorisés à nous rassembler !

– Alors vous avez entendu Leyla Zana ?

Farachine a vu des images sur ROJ TV, la télé kurde satellitaire. Même si depuis la reprise des combats les paraboles des montagnes ont presque toutes cessé de fonctionner, à cause du positionnement GPS qui renseignait les militaires américains et turcs, les images du Nouvel An ne lui ont pas échappé. Et pour son anniversaire, un discours de Leyla Zana.

– Oui. C'était énorme. Et quelle énergie ! Ça fait quatre ans qu'elle est libre. Tu te rends compte de son parcours ? Dix ans de prison, et sur la tribune, en kurde, comme

au premier jour¹. C'est une grande femme. Elle n'a pas peur. Elle sait que ses propos pourraient être condamnés au nom de la sécurité nationale. Toute référence faite au PKK, à une autonomie relative, au président Apo lui fait prendre le risque d'une nouvelle incarcération.

– Oui. Rappelle-toi : « Ankara sait ce que veulent les Kurdes ; les Kurdes ont fait un changement majeur de leur stratégie depuis 1999 et ont admis qu'il n'y avait nul besoin de modifier les frontières. Les peuples [turcs et kurdes] peuvent vivre ensemble. Si seulement vous, les dirigeants, vous pouviez le comprendre... Nous avons soutenu un processus de paix ; et vous ? Qu'avez-vous fait ? Rien, vous avez fait un ou deux pas et vous êtes venus en arrière. La première chose que vous devriez faire maintenant est une

1. En 1994, l'immunité parlementaire de Leyla Zana est levée. Elle est condamnée à 15 ans de prison et incarcérée pour ses prises de position et ses discours. En 1995, elle obtient le prix Sakharov (prix pour la liberté de l'esprit), créé en 1988 par le Parlement européen pour honorer les personnes ou les organisations qui ont marqué de leur empreinte le combat en faveur des Droits de l'homme et pour la défense des libertés. Elle est libérée en 2004.

amnistie générale. La deuxième chose est de fonder un système fédéral avec une province kurde. Cela ne signifie pas "division", cela signifie "intégration" et "coexistence". » Eh bien, parce qu'elle a dit ça en 2007, en application de l'article 216 du code pénal turc, le procureur de la République près la cour d'assises d'Iğdır a intenté une action en justice contre elle, au motif qu'elle aurait « incité le peuple à la haine et à l'hostilité ».

Sur la grande scène de Diyarbakir, la femme politique kurde harangue la foule. Elle invite à dépasser les clivages. À ses pieds, ils boivent ses paroles. Mais en veulent plus. La jeunesse kurde de Turquie est impatiente. Ils ont vingt ans et ont grandi dans un climat de guerre asymétrique. Tous ont un proche exilé, emprisonné, assassiné, disparu. Dans les café-Net du centre-ville, les garçons jouent à Counter-Strike : un jeu en réseau qui oppose terroristes et brigades d'intervention spéciale. Ils draguent les filles sur MSN. La société de consommation de l'ère numérique débarque au Kurdistan et la jeunesse, cible privilégiée, se laisse prendre. Foot, télé, téléphone portable made in China. Seulement, ça ne suffit pas à la dépolitiser totalement. Leurs têtes sont encore

trop blessées pour gober sans broncher ces pilules anesthésiantes. La nouvelle génération de militants est encore plus radicale que celle de Farachine. Pour le PKK, une menace de l'intérieur. Incontrôlables, certains s'engageraient volontiers dans des méthodes contraires à la ligne tenue jusqu'à présent, à savoir s'en prendre aux symboles de l'État, considéré comme agresseur, sur le principe d'autodéfense du peuple kurde. Des dérapages ont déjà eu lieu, qui ne font que verrouiller un peu plus la porte du dialogue déjà trop cadenassée.

Automne 2008

La nouvelle ne fait pas plaisir : le Parlement turc vient d'approuver la reconduite de la campagne de bombardements contre Qandil et les bases arrière du PKK. Pour Farachine, c'est un coup dur. Après l'attaque massive du camp de l'armée turque, elle pensait qu'ils auraient compris. Eh bien non. Un nouvel hiver qui s'annonce rugueux. Les conditions de vie dans ces périodes de bombardement sont tout sauf confortables. Les camps tenus le jour sont abandonnés le soir

Amazone

venant, pour des lieux de couchage secrets. La journée, les drones ont tout le loisir de repérer les lieux de rassemblement et de donner l'info aux bombardiers qui font le nettoyage de nuit.

Farachine est fatiguée. Elle est allongée sur le dos. Elle a installé sa couverture près d'un bosquet de roseaux. Non loin de là un ruisseau coule paisiblement. À ses côtés ses camarades dorment déjà. Une journée de plus. Elle regarde le ciel et contemple les étoiles naissantes. En ce début d'automne, la température est déjà fraîche. Les sommets des montagnes se découpent sur un fond violacé qui la transporte au pays des songes. Nul BKC dans ses rêves. Comme toutes les nuits, sa mère marche doucement sur la route principale de Kanires. Elle est vêtue d'une robe dorée qui scintille dans la lumière d'hiver. Son lacik blanc brodé couvre ses cheveux. Ses bracelets scandent son chant festif. Elle a préparé un dîner. Dans la neige, autour d'elle, elle a dessiné une grande carte du Kurdistan. Elle y a mis des portes, ouvertes. Elle invite les passants, les curieux, à entrer. À découvrir les fabuleux paysages de ce pays qui n'existe pas. Pas encore.

Épilogue

12

Nous roulons sur une route défoncée aux confins des montagnes de Qandil. Mon chauffeur, qui ne parle pas un mot de français, a reçu des instructions. Il doit me déposer à Souleymanieh, à l'adresse que je lui indiquerai. Je viens de quitter clandestinement la zone contrôlée par le PKK. Ahmed Danes, responsable des relations extérieures, m'a accordé un entretien sur la situation de son mouvement. Je lui ai demandé à la fin s'il connaissait une militante appelée Farachine. Depuis 2004, je ne l'ai pas revue. Il a regardé la photo. En effet, il la connaissait, mais il m'a affirmé qu'elle n'était pas là. Qu'étant donné le contexte, des frappes aériennes de l'armée turque, des

Amazone

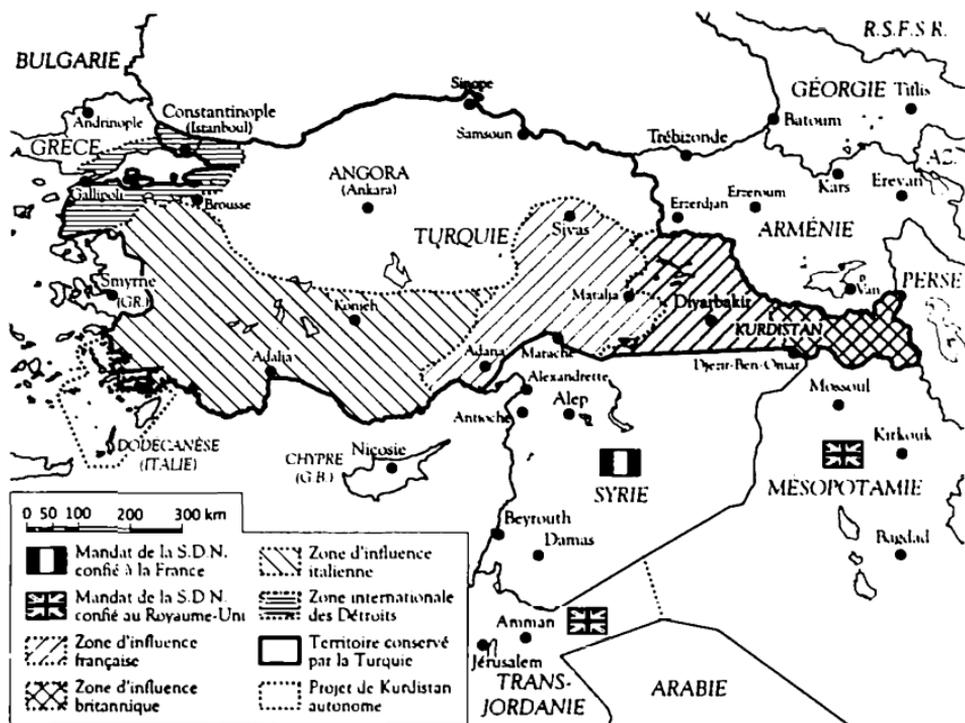
tirs d'artillerie iraniens, il était trop dangereux pour moi de tenter de la retrouver. De toutes les façons, lui ne m'en donnerait pas l'autorisation. Trop de risques. Ahmed Danes, percevant ma déception, redit qu'elle se portait bien. Que lorsque la situation se calmerait, il serait possible de venir la rencontrer. Je lui ai remis un paquet que m'avait donné le frère de Farachine avant mon départ, après que j'eus compris que je ne la reverrais pas. Pas cette fois.

France. Janvier 2009

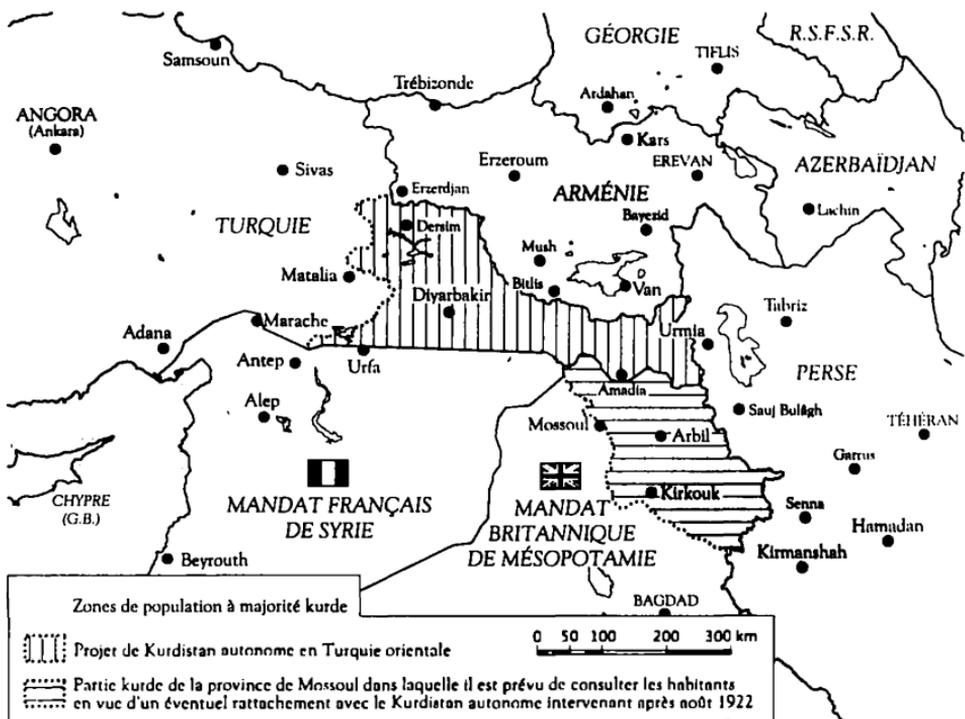
Farachine m'a fait rencontrer sa famille, lire des rapports européens, des analyses géopolitiques, assister à des conférences sur le combat des femmes kurdes, écouter des discours, découvrir ses amis, ses ennemis, voyager en Europe et au Moyen-Orient. Partout où j'allais, elle était présente, le moteur de ma recherche. Tout ce récit est basé sur des faits réels. Beaucoup se reconnaîtront. J'ai écrit cette histoire pour elle. Farachine, paysage de la rébellion kurde, persuadée qu'on ne peut pas emprisonner un paysage.



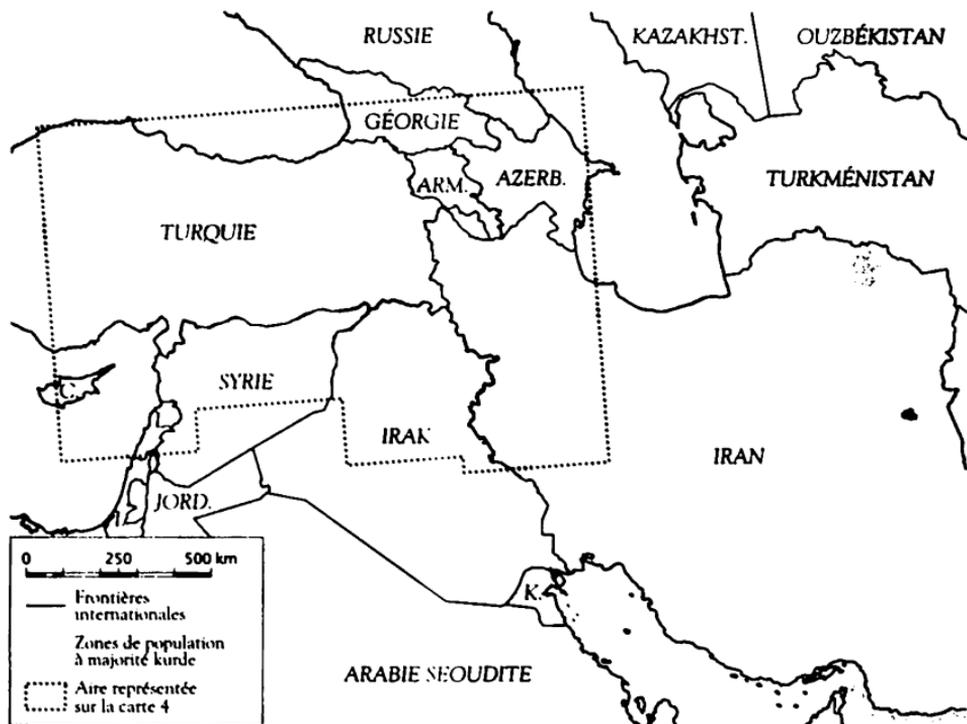
① La Turquie selon le traité de Sèvres – 10 août 1920.



② Projet de Kurdistan autonome et populations kurdes, 1920.

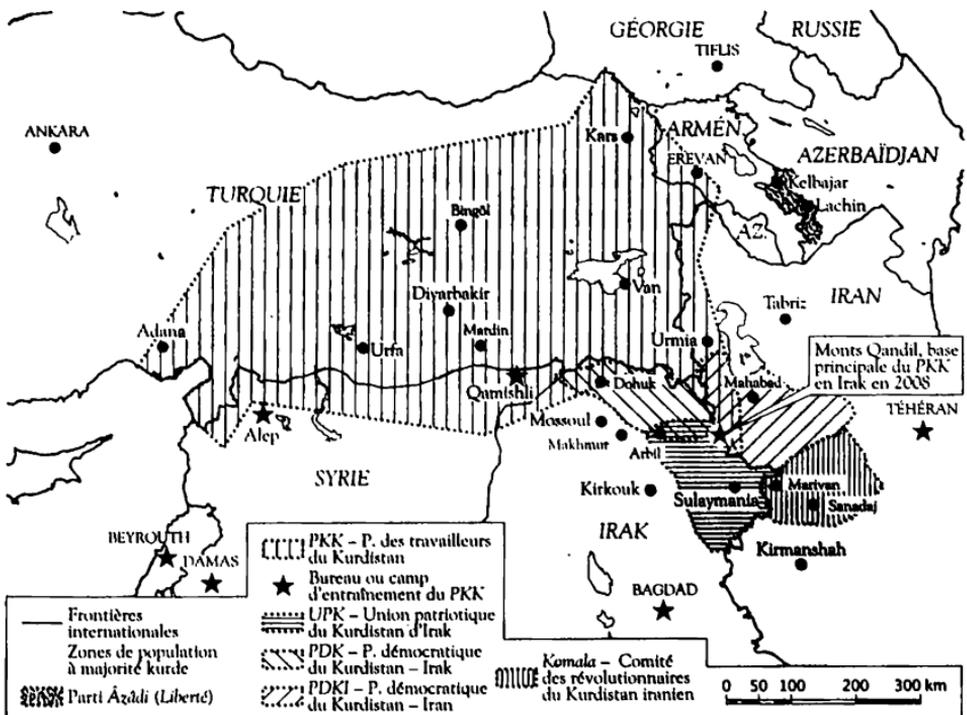


③ Implantation actuelle de la population kurde.



© Pierre Gay

④ Zones d'opérations des principaux partis politiques kurdes, 1998



© Pierre Gay - source : M. R. Indy

1.

Pour aller plus loin

Livres de références :

- *Kurdistan. In the Shadow of History*, Susan Meiselas, University of Chicago Press, 2008. Une photographe américaine dévoile l'histoire mouvementée du peuple kurde.
- *Le Mouvement National Kurde*, Chris Kutschera, Paris, Flammarion, 1979.
- *Le Défi Kurde, ou le Rêve fou de l'Indépendance*, Chris Kutschera, Paris, Bayard Editions, 1997. <http://www.chris-kutschera.com/>
- *Le Malheur Kurde, (The Kurdish Tragedy)*, Gérard Chaliand, Seuil, 1997.

Documents :

- *Karapinar : portraits d'un peuple déraciné*, Gaël Le Ny, André Métayer, Délégation Rennaise du Kurdistan, 2003.

Amazone

- *Femmes kurdes de Turquie*, Clara Magazine, Recueil de photographies légendées de Pierre-Yves Ginet, textes écrits en collaboration avec Elsa Le Pennec, Préface de Danielle Mitterrand, 2004.
- *Carnets d'un combattant kurde*, un film de Stefano Savona, prod Jba Production. www.jbaproduction.com

Romans :

- *Ma vie de Kurde (My life as a Kurd)*, N. Zaza, Labor et Fides, Geneva, 1993.
- *La Nuit Kurde*, Jean-Richard Bloch, Gallimard, 1933.

Informations générales :

- Institut Kurde de Paris
(www.institutkurde.org)
- Observatoire de la Vie Politique Turque (OVIPO)
(<http://ovipot.blogspot.com/>)
- Centre Culturel Kurde Ahmet-Kaya
(<http://www.kurdeparis.org/fr/>)

Sur Abdullah Öcalan :

- *Declaration on the democratic Solution of the Kurdish Question*, Abdullah Öcalan, mesopotamian Publishers, july 1999

Pour aller plus loin

- *The Third Domain. Reconstructing Liberation.*
Extracts from the submissions to the ECHR,
Abdullah Öcalan, march 2003
(<http://www.abdullah-ocalan.com/> -
<http://www.freedom-for-ocalan.com>)

Table des matières

Prologue	11
PREMIÈRE PARTIE : De la Turquie à la France	17
1. – L'aurore n'est qu'un prélude ; ensuite, le soleil doit briller	19
2. – L'enfant offerte	31
3. – 1991	45
4. – La guerre des villages	57
5. – Les retrouvailles	69
6. – Le tournant	81
7. – La disparition	91
DEUXIÈME PARTIE : Dans la montagne.	105
8. – Un enterrement dans la montagne	107

Amazonie

9. – Une brosse à cheveux et un fusil-mitrailleur	115
10. – Du piercing à la séance de gym matinale	125
11. – L'Académie des femmes libres .	137
12. – L'Occident n'est pas un modèle.	151
13. – La mort vient du ciel	159
14. – L'impossible retour	173
Épilogue	191

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

- *Photos de couverture :*
© Olivier Touron
- *Photos du hors-texte :*
© Olivier Touron
- *Cartes pages 196 et 197 :*
© Pierre Gay

Composition PCA
44400 - Rezé

Imprimé en France
Dépôt légal : février 2009
ISBN : 978-2-7499-0980-6
LAF 1089

Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A. - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur : 118893 - *Imprimé en France*

12



OLIVIER TOURON

Olivier Touron est photo-journaliste depuis 1999. Il se rend régulièrement dans les régions kurdes, en pleine mutation. Depuis dix ans, il se passionne pour ce peuple.

Farachine, rebelle kurde



Farachine est née en Turquie en même temps que la guerre civile, dans la partie est, appelée encore illégalement le Kurdistan. Pour des raisons politiques, son père a dû fuir le pays et a choisi la France pour y refaire sa vie. Farachine passe le début de son adolescence en banlieue parisienne. Mais à quinze ans, elle décide d'embrasser à son tour la cause de son peuple et rejoint une des plus anciennes guérillas actives de la planète : le PKK. Cependant, derrière cette lutte nationaliste kurde apparaissent d'autres combats. Combat de femmes contre une tradition étouffante. Combat d'une jeunesse immigrée en mal d'intégration dans une Europe toujours plus frileuse. Combat d'un mouvement politique contre un mode d'organisation économique et social toujours plus libéral.

Olivier Touron a rencontré cette jeune rebelle du PKK lors d'un reportage en 2004. Elle est alors devenue pour lui l'allégorie des idéaux de son peuple, du combat des femmes kurdes.

ISBN 13 : 978-2-7499-0980-6
17,95€ France TTC 02-09



www.michel-lafon.com

FR +